### Présentation

Notre livre *Heidegger*, à plus forte raison aurait dû être disponible dans toutes les librairies dès la fin mars 2006 – soit environ un an après la parution de l'ouvrage auquel il entend donner la réplique, à savoir le *Heidegger / l'introduction du nazisme en philosophie* d'Emmanuel Faye.

Dans le courant du mois de mars 2006, ayant eu connaissance du contenu de notre livre (par je ne sais trop quel canal, vu qu'il n'était pas encore en librairie), Emmanuel Faye a réussi, au moyen d'un communiqué semi-public, à intimider l'éditeur avec lequel nous avions signé un contrat de publication, la maison Gallimard. Le communiqué énonce noir sur blanc que mon texte véhiculerait des "thèses négationnistes". Cette manœuvre audacieuse, mais mensongère, a eu pour effet de bloquer la publication.

Aujourd'hui que les éditions Fayard diffusent notre livre, ce qui met chacun à même de juger si l'accusation portée contre moi et les autres auteurs de *Heidegger*, à plus forte raison est fondée ou non, je me dois de fournir le texte mis nommément en accusation, à savoir *Mécanique de la diffamation*.

Car le texte que j'ai donné pour l'édition Fayard de notre livre et qui porte désormais le titre Faux procès, bien qu'il garde la trame de Mécanique de la diffamation, n'est plus tout à fait le même que ce dernier. Sur la demande expresse d'Antoine Gallimard, qui en faisait une condition impérative pour publier notre livre, j'y ai supprimé tout ce que je pensais devoir dire au sujet des accusations portées par Emmanuel Faye contre Jean Beaufret. Ce changement – à ma grande surprise – n'a pas suffi. La maison Gallimard, malgré la modification notable de mon texte, n'a pas jugé bon de publier Heidegger, à plus forte raison.

Faire connaître au plus large public, par l'intermédiaire du site « Paroles des Jours », ce que chacun doit savoir au sujet des prétendues "thèses négationnistes" prêtées par Emmanuel Faye à Jean Beaufret s'impose. Car une telle accusation, face à qui était Jean Beaufret, et particulièrement face à ce qu'a été son attitude pendant l'Occupation nazie, n'est rien de moins qu'une misérable provocation.

### François Fédier

## MECANIQUE DE LA DIFFAMATION

La régularité, l'insistance avec lesquelles, depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, se sont succédé dans les médias, à peu près tous les vingt ans, de véritables campagnes concernant ce qu'à l'occasion on appelle "l'affaire Heidegger", conduit à se poser quelques questions. L'obstination employée dans cette entreprise a déjà en soi quelque chose d'inhabituel, ce qui d'emblée incite à ne pas la considérer comme une banale opération de dénigrement. Mais à rebours, cette succession d'attaques est aussi l'indice qu'une résistance surgit chaque fois contre ce que l'on cherche à imposer de la sorte (bien que les grands moyens d'information classiques ne laissent pas développer les *arguments* qu'on aimerait bien y soumettre à l'appréciation de chacun ). C'est pour conforter cette résistance que je reprends la plume, tout en sachant d'avance qu'il ne sera sans doute jamais tout à fait possible d'amener la diffamation à se taire. Raison de plus pour lui faire savoir sans répit qu'elle aura toujours quelqu'un face à elle pour contrer sa diffusion et rétablir la vérité.

J'emploie à dessein le mot de diffamation, car c'est bien à cela que nous assistons : il s'agit en effet d'ameuter un public contre la pensée et contre la personne de Heidegger (tout en semant la suspicion sur ceux qui cherchent à travailler à partir de cette pensée). Le dernier en date de ces tumultes, le plus explicite et du même coup celui où l'intention diffamatoire se découvre avec le plus d'impudence, est le récent livre d'Emmanuel Faye : Heidegger/l'introduction du nazisme dans la philosophie. L'avant-dernier était celui de Victor Farias qui portait le titre : Heidegger et le nazisme. Rien qu'en comparant les titres, on voit comment l'accusation infamante a désormais jeté le masque.

Pourquoi l'emploi du terme "diffamation" s'impose-t-il en l'occurrence ? Diffamer se définit juridiquement : imputer à une personne un fait susceptible de porter atteinte à son honneur ou à sa considération. L'imputation se formule ici dès le titre du livre d'E. Faye : Heidegger a introduit le nazisme dans la philosophie.

On notera que je ne qualifie pas d'emblée cette diffamation de calomnie – car la calomnie implique une circonstance aggravante : le calomniateur *sait* que l'imputation qu'il porte est fausse. Nous raisonnerons donc pour l'instant en laissant ouverte la possibilité que le diffamateur puisse ne pas savoir qu'il répand une accusation fausse.

\*

Dans le domaine juridique, après qu'un crime a été jugé, c'est-à-dire sanctionné par un tribunal conformément aux procédures légales, il n'y a évidemment plus de *diffamation* possible; le criminel peut légitimement être flétri comme tel, car c'est un homme dont la considération et l'honneur ont été précisément entachés par le crime qu'il a commis : sa condamnation est la juste contrepartie du crime.

On conçoit dès lors que sur tout appareil de justice pèse le risque terrible de l'erreur judiciaire. Si un tribunal condamne un accusé pour un crime qu'il n'a pas commis, il fait évidemment porter sur l'accusé un dommage presque irréparable. C'est pourquoi, dans toute procédure civilisée de mise en accusation, la règle s'impose de ne jamais tenir compte d'une imputation contre laquelle peut s'élever un doute raisonnable.

Avec le livre d'E. Faye, où la diffamation est portée à un comble qui n'avait pas encore été atteint jusqu'ici, la première question que nous devons nous poser est bien : comment se fait-il qu'il n'ait pas aussitôt été identifié comme diffamatoire, mais qu'au contraire plusieurs

présentateurs, dans les journaux et sur les ondes, se soient laissé entraîner à tenir ce livre pour un dossier crédible, sérieusement argumenté, et auquel on peut ajouter foi ?

Pour comprendre cet entraînement il faut d'abord distinguer deux niveaux d'explication. Le premier se situe dans l'ordre de l'apparence : dans ce livre, le lecteur est confronté à l'illusion que créent l'ensemble des citations, des références, l'ampleur des renvois, le semblant de compétence et d'objectivité (dont je ne vais pas tarder à montrer quel effet de mirage le rend possible et les conséquences que ce mirage induit). Le second est au contraire bien réel. Pour le saisir, il suffit d'écouter, avec toute la charge d'intimidation qu'elle affiche, la première phrase du livre, celle avec laquelle commence l'*Avant-Propos* :

« Nous n'avons pas encore pris la mesure de ce que signifie la propagation du nazisme et de l'hitlérisme dans la "pensée", cette lame de fond qui s'empare progressivement des esprits. »

Quel ton se fait entendre ici? C'est celui, bien typique, par exemple des anticommunistes à l'époque de la guerre froide. Même chantage à la catastrophe : une lame de fond s'apprête à tout submerger. Les vociférations du Sénateur McCarthy, menant sa "lutte contre les activités antiaméricaines", sont de cet acabit : un danger sans précédent nous menace. Il faut réagir vite et violemment, sinon notre existence à tous est en péril! Mais c'est aussi bien le ton des antidreyfusards, vers 1898 : un vaste complot menace la France, d'autant plus redoutable que notre vigilance s'y est laissé endormir — le complot que trame le clan de la trahison, dont "les Juifs" (et tous les "sans-patrie") se seraient faits les instruments zélés! En un mot, c'est le ton de toutes les campagnes de mobilisation où, en agitant le spectre de la mort à nos basques, il s'agit de fouetter les énergies pour provoquer le sursaut salvateur.

Mais, pour que ce ton soit reconnu dans sa singularité glaçante, il manque encore l'élément qui le rend irréductible à tout autre : le tocsin que l'on y sonne a d'abord et avant tout pour but de cristalliser un ensemble de peurs obscures et mal définies, d'amalgamer les énergies latentes dans ces peurs et d'en diriger la violence potentielle sur une cible facilement identifiable, contre laquelle il ne reste plus qu'à exciter les gens. Chez McCarthy, la cible est représentée par ceux qu'on appelle aux Etats-Unis les "progressistes"; par les Juifs et les sans-patrie chez les antidreyfusards. Chez E. Faye, la cible n'est autre que... Heidegger! Sa "pensée" (les guillemets ont bien ici une fonction métonymique) serait en train, comme la peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom), d'atteindre tous les esprits. Heidegger menace le monde! Sa "pensée" a déjà essaimé partout! Alerte maximale... Branle-bas de combat!

Pour bien comprendre le système délirant qui s'est emparé d'E. Faye, il est instructif de partir du titre sous lequel le "Nouvel Observateur" du 28 avril 2005 a présenté son livre : *Heidegger a-t-il été l'idéologue d'Hitler ?* <sup>1</sup> Avec ce titre en effet, on prononce enfin l'arrièrepensée de ces attaques contre Heidegger. Jusqu'ici, les plus audacieux anti-heideggeriens

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Ce titre éveille, chez ceux qui ont atteint un certain âge, le souvenir d'un autre titre de la même farine, dans le même "Nouvel Observateur", mais en date du 26 octobre 1966: *Hannah Arendt est-elle nazie*? En 1966, à ma grande honte, il n'a pas été possible de faire entendre la verte protestation qui s'imposait. Aujourd'hui, une vigoureuse protestation s'impose tout autant – sans que soit dissimulé ce qui sépare *vraiment* ces deux accusations honteuses, à savoir que dans le cas de Hannah Arendt, absolument rien ne pouvait justifier la diffamation, alors que dans celui de Martin Heidegger, une incontestable faute politique (impossible à ramener toutefois *sans mensonge* à quelque compromission criminelle que ce soit) peut chez certains esprits trop fragiles faire perdre le sens des réalités, au point qu'ils iront soupçonner, chez Hannah Arendt par exemple, et contre la plus élémentaire des vraisemblances, une prétendue "indulgence" à l'égard de Heidegger.

n'allaient pas au-delà de la thèse déjà en soi absurde : Heidegger a été *contaminé* par l'idéologie nazie.

Or voici désormais que c'est Heidegger (avec l'aide bien sûr d'un groupe d'intellectuels dévoyés, car à lui seul, malgré son habileté diabolique à tramer des complots, etc, etc...), c'est Heidegger qui aurait préparé l'hitlérisme, travaillé activement à sa consolidation, continuant, même après sa mort, d'en propager les bacilles. Voilà ce qui fait comprendre la hululante modulation de sirène d'alarme que prennent les réactions jusqu'ici étrangement favorables au livre d'E. Faye. Car sa thèse est bien : l'hitlérisme historique a sans doute été abattu avec l'entrée des armées alliées en Allemagne et la capitulation du Reich ; mais les ferments de la peste dont l'hitlérisme réel n'est qu'un premier avatar, ces ferments sont toujours vivaces. Et le foyer d'infection serait la "pensée" de Heidegger, que de pauvres irresponsables (manipulés, il est vrai, par des génies de la subversion dont je fais évidemment partie : lecteur, mon frère, ne me lis que si tu restes constamment sur tes gardes, sinon tu risques la pire des contaminations !) tiennent pour de la philosophie, alors que c'est "en réalité" le lieu maléfique où sont couvés les germes mêmes de l'infection !

Comment cette affabulation *ubuesque* n'a-t-elle pas aussitôt déclenché une vague d'hilarité? La réponse, E. Faye la donne candidement lui-même, p. 181 de son livre : « Cette configuration meurtrière ne prête pas à rire. »

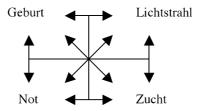
Comprenons bien tous les sous-entendus de ce propos. D'abord, il est parfaitement clair que le nazisme *réel* ne prête pas à rire. Si l'on pense à l'incommensurable accumulation de souffrance qu'a représentée *en réalité* cette machine à dégrader avant même d'assassiner, on ne peut qu'être glacé d'horreur. Le nazisme réel a été une forme inédite de crime. Dire le mot "nazisme", c'est prononcer le nom d'un crime. La caractéristique même du nazisme, c'est qu'il se résume désormais dans le crime qu'il a fini par commettre : l'extermination, dans les camps de la mort, d'innocentes victimes par millions.

Mais là où E. Faye parle de "cette configuration meurtrière", à cette page 181 du livre où tous les lecteurs devraient aller examiner par eux-mêmes ce qu'il écrit, il qualifie par cette expression chargée de résonances terrifiantes non pas les crimes réels du nazisme, pas non plus (comme il cherche par tous les moyens à le faire croire) un propos ou une intention de Heidegger, mais bien une invention pure et simple à laquelle il s'adonne lui-même, E. Faye; une fabulation débile dont, malgré son côté proprement ridicule, je vais devoir déployer toute la balourdise. Elle va nous faire toucher du doigt la mécanique à l'œuvre dans ce livre de diffamation.

Commençons par présenter de quoi l'on parle : il s'agit du Cours prononcé par Heidegger pendant le semestre d'hiver 1934-1935 – un cours, édité en 1980, et traduit en français en 1988. Heidegger y affronte pour la première fois publiquement la poésie de Hölderlin. Dans l'interprétation qu'il tente de l'hymne *Le Rhin*, Heidegger en arrive, bien après la moitié du cours, à ce qui est peut-être le plus difficile à appréhender dans ce poème, c'est-à-dire la strophe IV, qui commence par le vers :

# Énigme est bien ce qui a surgi en toute pureté...

À la p. 245 du tome 39 de l'Édition intégrale (la partie du livre consacrée à l'hymne Le Rhin s'y étend de la p. 155 à la p. 294), Heidegger rassemble quatre mots (Geburt: la naissance; Lichtstrahl: le rayon de lumière; Not: l'urgence et Zucht: l'élevage) — mots du poète lui-même, aux quatre vers 49-52 de la strophe IV — qu'il articule selon un schéma où pour tout lecteur soucieux de suivre ce que dit Heidegger, et non les lubies d'E. Faye, l'essentiel est l'ensemble des index dynamiques que sont les flèches, qui vont elles-mêmes toujours dans deux directions opposées à la fois. Voici le schéma de Heidegger:



E. Faye présente ce passage (p. 178) comme étant "le plus obscur et le plus inquiétant du cours sur Hölderlin", dans la mesure – ouvrons bien les oreilles ! – où il "propose une exégèse cryptée d'une croix qui présente bien des parentés avec la (sic) svastika".

Comment E. Faye établit-il la plausibilité de cette réduction ? En dessinant (p. 180) la douteuse équation que voici :



Voilà, pour E. Faye, une preuve! Un bricolage bâclé, qui ne cache même pas ce qu'il a d'approximatif! Un simple coup d'œil sur cette piteuse manipulation (tout juste digne de ces graffitis que tracent certains détraqués au cours d'un interminable "âge bête") fait apparaître l'inconsistance des cogitations de ce commentateur manifestement perdu dans ses propres fantasmes. En effet, l'opération que suggère la "preuve" traficotée par E. Faye lui-même, si l'on accepte un instant de manipuler ce genre d'emblèmes (je le répète encore : ce n'est pas Heidegger qui dessine des croix gammées, mais E. Faye), pour voir ce qui résulte de la superposition des deux croix, en aucune façon ne peut donner comme résultat cette "croix potencée" que dessine, avec l'assurance du somnambule, E. Faye, mais bien un simple carré avec les deux médiatrices de ses côtés :



Quant à la "croix potencée", je signale – mettons tous les points sur les i – que Heidegger n'emploie nulle part ce terme, comme veut le donner à entendre la note 119, appelée par le mot en allemand *Krückenkreuz* (j'y insiste, mais il faut montrer à quels tours de passe-passe notre commentateur a recours : le terme est introduit par E. Faye, non par Heidegger!). E. Faye *veut faire croire* que c'est Heidegger qui parle ainsi. Pour cela, il introduit subrepticement dans son propre texte le terme de "Krückenkreuz", feignant que le mot se trouve dans le texte original. Il n'hésite donc pas à se livrer, vis-à-vis des lecteurs qui ne peuvent pas aller vérifier dans l'original, à une manœuvre au vu de laquelle on peut aisément conjecturer dans quelle estime il les tient. Mettons un terme à ces remarques sur les croix gammées d'E. Faye en signalant que la croix *nazie* est inclinée de 45° par rapport à l'horizontale, comme chacun pourra le vérifier en jetant un coup d'œil sur celle – fascination morbide ou privauté révélatrice? – qu'E. Faye a tenu à faire figurer sur la couverture de son propre ouvrage.

C'est donc bien à l'occasion d'un mauvais tour obscène qu'il laisse échapper la phrase : "Cette configuration meurtrière ne prête pas à rire". Le propos confesse donc même en toute

candeur que ces trucages seraient risibles – si ce n'était qu'on a vite fait de bâillonner toute envie de rire à la simple évocation de l'horreur criminelle du nazisme.

Ce qu'il importe toutefois de bien souligner, c'est qu'E. Faye est ici pris en flagrant délit de mystification.

Je ne suis hélas nullement encore au bout de mes peines, et il me faut du coup exposer pourquoi il n'hésite pas à user de telles manigances. Par la même occasion, je puis désigner où se trouve le véritable ressort de toute cette affaire. E. Faye se présente en effet lui-même ostentatoirement comme quelqu'un qui a voué son existence au combat contre le nazisme, et il entend bien faire savoir d'emblée que, de ce seul fait, personne n'aurait intérêt à le suspecter de la moindre vilenie. On remarquera (si l'on me permet de prendre une seconde quelque distance avec le cas d'E. Faye) que l'attitude d'afficher la vertu la plus intransigeante fait partie du fond de commerce de tous les escrocs. Chacun sait qu'à la Belle Époque, tout filou de la moindre volée se devait d'arborer une Légion d'Honneur.

Le système d'E. Faye se trouve ainsi verrouillé d'avance : chaque lecteur un tant soit peu attentif à ce que raconte ce livre a vite fait de saisir que le moindre doute qu'il pourrait laisser paraître quant à l'honnêteté d'E. Faye pourra être aussitôt stigmatisé par ce dernier (ou n'importe lequel de ses partisans) comme signe évident de complicité "objective" avec l'entreprise de perpétuation du nazisme contre laquelle on appelle le public à opposer un front chaque jour plus uni.

J'en viens ainsi au second point que je suis bien obligé de traiter, avec assez de réticence il est vrai puisqu'il s'agit de moi. Mais chacun aura pu relever que j'apparais à plusieurs reprises dans le livre d'E. Faye, et toujours sous un éclairage destiné à me présenter comme quelqu'un d'éminemment suspect. Ainsi, p. 108, note 14 : « Il n'est guère possible de compter au nombre des traductions dignes de ce nom la réécriture révisionniste de François Fédier parue en 1995 sous le titre d'Écrits politiques de Heidegger. » Ou bien, p. 505, à la fin d'un développement sur le "révisionnisme des heideggeriens" <sup>2</sup> (commencé p. 504), E. Faye, parlant de ma « Lettre au Professeur H. Ott » (parue dans Regarder Voir, Paris 1995, pp. 245-252), écrit : « Par ailleurs, on observe que pas une seule fois dans son article, il (F.F.) ne rejette lui-même les thèses négationnistes de Faurisson. »

Le "révisionniste" que je serais donc d'emblée, est ici publiquement soupçonné de penchants "négationnistes". Il faut s'arrêter un instant à ces désignations, car elles sont graves. Un *négationniste*, en droit français, est passible des tribunaux ; pas un *révisionniste* — ce qui explique que malgré ce penchant qui m'est prêté, je ne sois tout de même pas franchement accusé de "négationnisme".

Or dans ma « Lettre au Professeur H. Ott», p. 250 de Regarder Voir, j'avais écrit :

« L'étude du judéocide [j'empruntais ce terme à l'historien Arno J. Mayer, auteur du grand livre *La "solution finale" dans l'histoire*] qui ne reconnaît pas au départ qu'il s'agit là d'un crime dont la singularité exceptionnelle pèse sur la

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Faut-il rappeler que le terme de "révisionnisme" a fait apparition au moment de l'Affaire Dreyfus, une fois que les doutes quant à la culpabilité du capitaine injustement condamné eurent pris suffisamment de consistance pour rendre inévitable la *révision* du procès ? Aujourd'hui, ce terme désigne en France ceux qui prétendent "réviser" l'histoire de l'extermination des Juifs d'Europe par les nazis, en vue d'en minimiser la portée ; le négationnisme, quant à lui, veut carrément en nier la réalité. Me désigner comme "révisionniste" est un stratagème, mais un stratagème en réalité bien stupide : comment en effet E. Faye peut-il faire coïncider avec une quelconque intention de nier la criminalité du nazisme mon souci d'apporter les éléments de preuve qui me permettent de ruiner la "thèse" qui voudrait faire de Heidegger un *nazi* ? C'est aussi stupide qu'était ignoble au moment de l'affaire Dreyfus la fin de non-recevoir des anti-révisionnistes : demander la révision du procès aurait eu pour but de vouloir affaiblir la Patrie alors que l'ennemi en préparait l'agression.

conscience de tout Européen (et non seulement de tout Allemand), une telle étude est moralement inadmissible et scientifiquement trompeuse. »

Comme l'accusation que porte contre moi E. Faye est d'une extrême gravité, je cite un autre passage de ce même texte :

« Tout chercheur dont le but n'est que de mettre en doute la réalité du judéocide s'exclut lui-même *ipso facto* de la communauté scientifique. »

Cette deuxième phrase se trouve à la p. 251 de Regarder Voir.

E. Faye, dans la phrase qui m'incrimine ("on observe que pas une seule fois dans son article..."), énonce donc bien à mon encontre une *calomnie*, au sens rigoureux du terme. Car il ne peut pas ignorer le texte qu'il cite, et cependant il nie que j'aie écrit ce que l'on peut y lire. Qui serais-je, si pour ruiner la réputation d'un adversaire, et comptant sur la répulsion légitime qu'engendre aujourd'hui cette perversion, il me prenait fantaisie de prétendre sans avancer le moindre commencement de preuve que ce dernier est compromis dans une affaire de pédophilie? Je serais un calomniateur. Or je viens de citer deux endroits de mon texte où j'ai par avance répondu *deux fois* aux allégations d'E. Faye. Qu'est-il donc, lorsqu'il prétend que "pas une seule fois dans son article", l'auteur "révisionniste" pour lequel il veut me faire passer "ne rejette lui-même les thèses négationnistes de Faurisson"? Un calomniateur pris sur le fait. « *La calomnie est l'autoportrait du calomniateur* », disait Marina Zvétaieva. La remarque s'applique ici comme une gifle.

Quelle attitude prendre à l'égard de la calomnie ? La rendre publique va-t-il suffire ? Un mépris général devrait normalement sanctionner ce genre d'infamie. Mais je crains que nous n'en soyons plus là. Toutefois, le livre qu'a écrit ce calomniateur, je l'accuse d'être d'un bout à l'autre diffamatoire. Ce qui est donc décisif, c'est de montrer *comment* procède E. Faye pour diffamer. Or il procède – on l'a déjà vu à deux reprises – avec l'effronterie du Tartufe qui s'institue arbitre de la moralité. On se laisse impressionner, sinon même intimider par ce genre d'aplomb... du moins tant que le Tartufe n'est pas identifié comme tel.

E. Faye s'en prend aussi à Jean Beaufret, lequel, comme chacun sait, est mort depuis plus de vingt ans. Aussi n'hésite-t-il plus à sauter le pas : il lui prête des « thèses négationnistes ». Nous lisons ainsi, p. 504 :

« Or, nous savons aujourd'hui jusqu'où Jean Beaufret est allé sur cette pente : il a fait sien le négationnisme historique le plus radical, en partageant les thèses de Robert Faurisson, c'est-à-dire la négation de l'existence des chambres à gaz et de l'extermination des Juifs par les nazis ».

E. Faye s'aligne ici sur l'argumentation développée pour la première fois par Hugo Ott. Je devrais pouvoir renvoyer les lecteurs au texte que j'ai publié dans *Regarder Voir*, la « Lettre ouverte au Prof. H. Ott », à laquelle personne, symptomatiquement, n'a encore répondu par la moindre argumentation contraire. Il est bien sûr beaucoup plus facile de disqualifier *a priori* ma démonstration, en la faisant passer pour "révisionniste" (moyennant, ne l'oublions plus, la calomnie avérée). J'ose espérer que l'exhibition de la calomnie patente commise par E. Faye à mon encontre incitera quelques-uns à aller examiner s'il n'y aurait pas quelque vérité dans mes raisons.

Cependant, je veux présenter l'argument que j'oppose à l'accusation formulée par E. Faye. Il est tout simple : Jean Beaufret n'a jamais nié l'extermination de millions de victimes juives pendant le nazisme. Je me souviens même très précisément l'avoir entendu dire sans la moindre ambiguïté : ce n'est pas le recours au gaz pour mettre à mort qui fait de cet assassinat

un crime. Je ne suis évidemment pas le seul à pouvoir en témoigner. J'ajoute que je ne suis pas non plus le seul à partager l'opinion selon laquelle ce n'est pas l'arme au moyen de laquelle est perpétré un crime qui en fait un crime – même si la barbarie peut encore en accentuer l'atrocité.

Qu'E. Faye, lequel aime se présenter comme un cartésien de stricte observance, puisse soutenir que *mettre en doute* l'existence de chambres à gaz puisse signifier : nier l'extermination, laisse rêveur quant à sa capacité de penser par idées claires et distinctes. À suivre sa "logique", il faut en effet nier que le terme d'"extermination" puisse désormais s'appliquer à l'assassinat de ceux qui n'ont pas été tués par le gaz Zyklon B.

Déjà, p. 502, nous avons pu lire cet étrange "raisonnement":

« On le (J.B.) voit utiliser de manière inacceptable le nom de Descartes, à propos d'un mot du *Discours de la méthode*, qui concerne le salut de l'âme et ne peut donc s'appliquer d'aucune façon à la question politique du rapport au nazisme ».

Comme si les questions politiques n'avaient pas, pour chacun, un rapport éminent avec le salut de son âme !

Pour ma part, donc, je répète : Jean Beaufret n'a pas fait sien le négationnisme historique, car il n'a, à aucun moment de sa vie, nié le massacre systématique de la communauté juive d'Europe, même hors des camps d'extermination. Et j'en profite pour rappeler que pendant l'Occupation, c'est-à-dire à l'époque où l'engagement politique pouvait vous coûter la liberté sinon la vie, Jean Beaufret – titulaire de la Médaille de la Résistance, ne l'oublions quand même pas ! – s'est naturellement trouvé du côté des persécutés, au point que l'un d'eux m'a écrit (je tiens la lettre à la disposition de quiconque voudra vérifier) : « je sais que Jean Beaufret aurait donné sa vie pour moi ». Dire ce que dit E. Faye à cet endroit de son livre se résume donc en peu de mots : c'est une diffamation caractérisée, dont je souhaite qu'il tienne vite le plus grand compte – ne serait-ce que pour le salut de son âme!

En attendant, je m'occupe de ce que charrie son livre, et plus exactement de la manière dont il arrive à charrier une telle mauvaise foi. Un simple coup d'œil sur la phrase par laquelle E. Faye croit avoir réglé son compte à Jean Beaufret va nous l'apprendre.

Comme dans toute procédure mensongère, il y a bien au départ quelque chose qui contient une petite part de vérité. Ici, cette dernière consiste dans un fait : Faurisson a manifestement dévissé sur une "pente dangereuse". Mais on est en plein sophisme dès que E. Faye veut faire croire qu'il suffit des abords d'une pente pour que tout un chacun ne veuille plus que s'y laisser glisser. Certains peuvent en sentir la tentation, mais ce n'est pas le cas des meilleurs. Jean Beaufret a écrit à Faurisson : « J'ai eu vos coordonnées par Maurice Bardèche, qui est un vieil ami dont je suis bien loin de partager la "doctrine" .» Parlant ainsi, Jean Beaufret prend soin de souligner l'écart qui le sépare de la "doctrine" de son ami de l'École Normale Supérieure. Cette "doctrine", c'est ce que l'on pourrait appeler la tentative – aux yeux de Jean Beaufret, comme aux miens d'ailleurs, parfaitement chimérique – d'extraire du fascisme réel une sorte de "fascisme à visage humain". Soulignant cet écart, il nous rappelle deux choses : 1°) ce n'est pas parce qu'un individu soutient des idées absurdes qu'il est ipso facto un criminel; 2°) car soutenir des idées absurdes, ce n'est pas encore commettre des actes condamnables. Si nous pouvions échanger, dans le cadre d'une libre discussion, nos opinions respectives relativement à la pertinence de cet "encore", il ne fait pas de doute que nous serions dans les conditions requises pour aborder enfin un débat sérieux sur les épouvantables dérives criminelles du XXème siècle. Au lieu de cela, E. Faye fait feu de tout bois pour jeter la suspicion sur ceux qu'il désigne lui-même comme ennemis du genre humain <sup>3</sup>.

Comment il est entraîné par une logique perverse, c'est précisément ce que nous allons voir à présent. Dans une autre phrase (p. 505), le même paralogisme se voit à l'œil nu. Il consiste en un simple *glissement*, apparemment anodin, mais où toute l'argumentation d'E. Faye se met à déraper. Je cite cette phrase :

« C'est un fait que Jean Beaufret a exprimé les "mêmes doutes" que Faurisson sur la réalité des chambres à gaz et de l'extermination des Juifs par Hitler. »

Ce que veut faire croire – ce que finit peut-être par croire E. Faye lui-même (mais ici peu importe ce qu'il croit, seule la vérité doit nous importer) – c'est que Jean Beaufret aurait exprimé des doutes sur la réalité de l'extermination des Juifs par Hitler. Comment s'opère le glissement? Comme je l'ai dit plus haut : en partant d'un fait réel, à savoir que Jean Beaufret a effectivement écrit à Faurisson, le 22 novembre 1978, qu'il avait fait état des "mêmes doutes". Ces "doutes" ne portaient pas sur la réalité du massacre, mais bien sur le nombre des victimes. Or si je reconnais volontiers qu'il y a, quand on prétend traiter de l'extermination, une certaine manière de quantifier les victimes qui n'est pas loin de la pure et simple abjection, on m'accordera, j'espère, que toute tentative d'y fixer des chiffres n'est pas en soi répréhensible. Pierre Vidal-Naquet a écrit à ce sujet (dans Les assassins de la mémoire, p. 184) ce qui me semble clore toute velléité de polémique :

« Il faut cesser de prêter le flanc aux réflexions non des révisionnistes dont l'opinion importe peu, mais tout simplement des honnêtes gens. Aucun historien, certes, ne retient aujourd'hui le chiffre de 4 millions d'êtres humains disparus à Auschwitz. Parler d'un million de morts est une hypothèse raisonnable et énorme. »

E. Faye opère un double dérapage : le premier en glissant sans même le dire des doutes sur le nombre des victimes aux "doutes" sur la réalité des chambres à gaz. Puis, de là – grâce cette fois à la conjonction "et" – à la négation pure et simple de l'extermination.

Voilà comment E. Faye parvient à accuser Jean Beaufret de "négationnisme"! Cela devant lui sembler quand même un peu acrobatique, E. Faye a aussi recours, toujours implicitement, à un autre procédé, celui qui s'appuie sur la présupposition selon laquelle écrire une lettre de soutien à un négationniste, c'est faire preuve soi-même de négationnisme. Au moment où Jean Beaufret lui écrit, Faurisson s'était-il donc démasqué comme "négationniste"? Il suffira d'un seul témoignage permettant d'en douter pour que l'accusation cesse d'être crédible. J'ai fourni ce témoignage dans ma Lettre à H. Ott. E. Faye n'en a évidemment tenu aucun compte. Ici comme partout ailleurs dans tout ce livre qui se contente d'assener des affirmations au lieu, chaque fois, d'apporter des preuves indubitables, la procédure de l'accusation se résume dans l'inversion du principe juridique qui donne à tout prévenu l'assurance de ne pas être soumis à l'arbitraire. Ici, à l'inverse de ce principe de justice, la moindre chose que le prévenu aura pu dire ou faire, à quelque moment que ce soit de son existence, pourra être tournée et retournée contre lui de telle sorte qu'il puisse à coup sûr être convaincu du crime pour lequel il a été d'avance désigné comme coupable.

Aussi faut-il que je réitère ce que j'ai déjà dit dans ma « Lettre au Professeur H. Ott » (publiée aux pp. 245-252 de mon livre *Regarder Voir*). Jean Daniel écrit à Faurisson, plus d'un an et demi après Jean Beaufret :

 $<sup>^3</sup>$  À mes yeux, désigner qui est digne d'estime et qui d'opprobre n'incombe certainement pas à quelqu'un qui manipule, trafique et calomnie pour arriver à établir ses listes de proscription.

« Par votre dernière lettre, vous venez de vous démasquer. Dans mon extrême candeur, j'avais fini par m'intéresser à votre souci maniaque, mais après tout admissible, de rechercher la vérité sur une technique d'extermination, vous prêtant l'idée que vous admettiez le fait des exterminations et qu'on vous accusait injustement d'en être partisan. »

Cette lettre date du 7 mai 1980. La lettre écrite par Jean Beaufret porte la date du 22 novembre 1978. Je demande simplement : pour quelle raison probante Jean Beaufret pourrait-il être soupçonné de n'avoir pas manifesté à l'égard de Faurisson, un intérêt comparable à celui que dit avoir manifesté à la même époque Jean Daniel ? Et qu'est-ce qui peut bien nous interdire de penser que Jean Beaufret ait pu croire de bonne foi un an et demi avant Jean Daniel la même chose que ce dernier, autrement dit que Faurisson n'était pas partisan des exterminations ? Ne pas accepter cette possibilité, c'est décidément suivre l'exemple de ces accusateurs publics qui veulent coûte que coûte trouver ce qui enverra sûrement au poteau d'exécution un inculpé dont ils ne connaissent pas même encore l'identité.<sup>4</sup>

Au contraire, prendre en compte cette hypothèse, c'est se demander si quoi que ce soit dans la vie de Jean Beaufret nous autorise à le croire susceptible de pencher vers le négationnisme.

Avec cette alternative nous touchons à ce qui structure le livre d'E. Faye comme système. Sa thèse est : la pensée de Heidegger est foncièrement nazie, et comme telle à combattre. Ce que tous les lecteurs doivent savoir, c'est que si cette thèse correspondait à la réalité, je n'hésiterais pas à reconnaître qu'il serait non seulement légitime, mais nécessaire de combattre la pensée de Heidegger.

Mais pour combattre cette pensée (alors même qu'elle serait reconnue comme suprêmement dangereuse) est-il est licite de recourir à *n'importe quel moyen*? En d'autres termes : est-ce que la fin justifie les moyens ? Je suis persuadé pour ma part qu'une cause, même juste, s'affaiblit elle-même, et de manière irrémédiable, quand on utilise, pour la soutenir, des procédés tels que la calomnie et le trucage. C'est bien pourquoi je demande sans cesse à chaque lecteur de vérifier avec la plus grande attention si les procédés qu'emploie E. Faye – pour l'instant d'abord à mon encontre, ensuite à l'encontre de Jean Beaufret – relèvent bien de l'ordre de la manipulation ou non. Je lui demande : est-ce qu'une manipulation cesse d'être malhonnête parce qu'elle servirait une "bonne cause"? Et du même coup j'attire son attention sur la facilité avec laquelle E. Faye se laisse aller à porter contre ceux qui prennent la défense de Heidegger (pour ne pas parler de Heidegger lui-même) l'accusation de "mensonge", de "manipulation" et de "falsification". Décidément, le mot de Marina Zvétaieva met en lumière ce dont il est question ici : « La calomnie est l'autoportrait du calomniateur."

Que dire maintenant de ces procédés injustifiables, dans le cas où ils n'ont pas même l'excuse d'être employés pour des motifs honorables? Au point où j'en suis, ce qui est clair, c'est qu'E. Faye s'est découvert indubitablement *diffamateur* en portant contre Jean Beaufret et contre moi des accusations étayées uniquement par de grossiers sophismes.

Jean Beaufret n'a jamais incliné vers le négationnisme. Ne serait-ce que pour une raison dont l'évidence ne peut que sauter aux yeux de quiconque a le moindre bon sens : le *négationnisme* en effet veut faire croire que les nazis n'ont pas commis leur crime. Or toute

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Un mot encore pour signaler jusqu'où E. Faye s'abaisse. À la p. 504, pour charger Jean Beaufret (et Heidegger!), il appelle à la rescousse Faurisson, lequel a en effet écrit la phrase *dérisoire*: «...Martin Heidegger et Jean Beaufret, qui m'ont précédé en révisionnisme ». On voit comment E. Faye n'hésite pas à prendre ici pour caution quelqu'un dont il n'aurait pas hésité une seconde, partout ailleurs, à récuser *par principe* le témoignage. Voilà ce que je nommais plus haut : faire feu de tout bois.

la réflexion de Jean Beaufret consiste non pas à nier ou à minimiser le crime nazi pour en exempter un "Heidegger nazi", mais à montrer que Heidegger, en tant qu'homme et en tant que penseur, ne peut aucunement être ramené au nazisme.

E. Faye au contraire part de ce qu'il voudrait que tout le monde tienne pour une sorte de dogme intouchable : Heidegger serait nazi – il le serait même d'une manière si essentielle que le nazisme réel pâlit à côté du "nazisme de Heidegger", enfin identifié comme la matrice d'où le mal a déjà pris naissance une fois, et d'où il peut à chaque instant renaître.

Avant d'aborder l'examen proprement dit de la façon dont E. Faye pense soutenir cette thèse loufoque, j'ai encore quelque chose à dire. Cela concerne Hermann Heidegger, lequel a effectivement été désigné, de par la volonté de son père et conformément au droit, pour mener à bien l'édition intégrale de ses textes.

Dans son livre, E. Faye n'hésite pas à ranger Hermann Heidegger dans la catégorie des "négationnistes". Cette allégation se trouve, sous une forme particulièrement audacieuse, à la p. 512. « Nous ne saurions accepter le négationnisme de l'éditeur », pouvons-nous y lire.

Ce propos légitimerait l'ouverture immédiate d'une procédure judiciaire – si "négationnisme" était employé dans sa signification légale (« négation, minimisation, justification ou approbation du génocide commis par le régime national-socialiste allemand pendant la seconde guerre mondiale »). Mais E. Faye procède à un élargissement insensé de son acception. Ce mot de "négationnisme", que tout le monde entend au sens pénal – et qui charrie par conséquent un sens objectivement infamant – E. Faye lui fait désigner le simple fait de nier ... ce qu'il a lui-même décrété comme ne pouvant pas être nié! L'opération consiste donc à créer, dans l'esprit d'un lecteur déjà un peu abasourdi, une confusion grâce à laquelle la personne dont on parle devient éminemment suspecte. Me voici donc de nouveau amené à exposer en détail ce qui se trouve sur une page précise du livre (cette fois, c'est la p. 512). Que le lecteur ne s'impatiente pas : l'examen en vaut la peine!

Hermann Heidegger se voit d'abord flétri d'avoir publié, dans le tome 16 de l'Édition intégrale, « les conférences et les discours les plus effroyables... etc., etc. ».

Que n'aurait-on pas entendu, s'il ne les avait pas publiés! Je rappelle simplement pour mémoire – je vais bientôt aborder la question de ce séminaire, avec lequel E. Faye veut définitivement ruiner le renom de Heidegger –, qu'ayant eu vent des protocoles d'un séminaire de l'hiver 1933-1934 dont la publication n'est pas prévue dans le sommaire actuel de l'édition, E. Faye a construit tout le battage médiatique autour de son livre sur le "scoop" de la publication de textes "inédits" – que dis-je ? de textes "écartés", tant ils seraient, bien sûr, "effroyables"!

Notons en passant que nous voilà dans une situation typique de "double bind" (comme disent les psychiatres anglo-saxons). Ce piège à double détente fonctionne ici de la manière suivante : si un texte de Heidegger est publié, c'est évidemment une scandaleuse provocation ; s'il n'est pas publié, c'est la preuve qu'il serait impubliable, tant le nazisme s'y manifesterait à découvert. On disait autrefois : Qui prouve trop, ne prouve rien. Aujourd'hui, tout le monde sait que les situations de "double bind" laissent percer les absurdités auxquelles ne tarde guère à se heurter qui n'est pas à la hauteur de ce qu'il affronte (C'est le moment de rappeler le fameux : « Je ne l'aime pas ! — je le hais ! — parce qu'il me persécute » de Freud).

À propos de ce tome 16, je soutiens quant à moi – et je sais que déjà sont nombreux, dans la communauté des honnêtes gens, ceux qui reconnaissent l'impeccable rigueur avec

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> On ne manquera pas de noter l'allure sophistique du procédé : si c'est désormais E. Faye qui fixe, selon les besoins du moment, le sens des mots, il peut donner libre cours à ses pulsions de justicier et accuser à volonté n'importe qui de n'importe quoi.

laquelle est menée la tâche éditoriale de Hermann Heidegger et de ses collaborateurs – je soutiens donc quant à moi que ce tome 16 est un modèle d'honnêteté éditoriale, et que décréter le contraire sur le ton sans réplique de l'imposteur non encore démasqué n'abusera que ceux qui ne demandent qu'à se laisser abuser.

Chaque lecteur doit garder constamment présent à l'esprit que, dans son livre, E. Faye est à la fois : le procureur qui dresse l'acte d'accusation, l'enquêteur partial qui amasse les pièces à charge en écartant soigneusement tout le reste, le traducteur de textes pour lesquels il donne une version accordée au dessein accusateur qu'il ne dissimule même pas. Bref, il faut sans cesse rappeler que ce pseudo-procès est *truqué*.

Voyons-le concrètement à l'exemple de la présentation qui est faite de Hermann Heidegger. Elle commence par les imprécations d'E. Faye contre la publication, dans le tome 16 de l'Édition intégrale, des « conférences et <des> discours les plus effroyables comme celui d'août 1933, où tout l'eugénisme du nazisme est justifié... ». Puis vient la mention du prétendu "négationnisme" de Hermann Heidegger. En quoi consiste ce négationnisme ? En ceci que Hermann Heidegger « ose affirmer que Martin Heidegger n'avait pas de tendances fascistes ». Négationniste, selon E. Faye, désigne donc à présent quiconque n'est pas d'accord avec ce qu'il énonce dans son livre. N'y a-t-il pas là un léger accès de délire ? Ou bien seraitce que le souci de détecter le nazisme partout où il pourrait se cacher (même là où il n'y en a pas) justifierait de s'abandonner au délire ? En tout cas, dans la suite du paragraphe, E. Faye, pour étayer la solidité de son château de cartes, nous apprend que « Hermann Heidegger ... fut, selon son propre témoignage, bien plus national-socialiste encore que ses parents durant les années 1930 ».

Donnons sa vraie consistance à cet écheveau dont la "logique" ne tient que par les fantasmes d'E. Faye. Il se trouve que Hermann Heidegger a accordé au "Journal du Pays de Bade" (*Badische Zeitung*), le 30 mai 1996, un entretien où l'on peut lire ceci :

« À cette époque, j'étais scout, et je devins rapidement un chef enthousiaste de l'organisation de jeunesse <nazie>. C'était en 1934. Et à partir de ce moment-là, pendant plusieurs années, j'ai eu avec mes parents des discussions. Ils me disaient : "Petit, tout ce que tu vois n'est pas aussi positif que tu penses." C'est à eux que je dois d'avoir refusé en 1937 d'entrer au parti. »

E. Faye fait dire à Hermann Heidegger le contraire exact de ce que ce dernier a déclaré. En 1934, il a atteint l'âge de 14 ans ; c'est un garçon dont l'enthousiasme est celui d'un boyscout. Que les nazis aient su absorber et détourner l'enthousiasme des adolescents d'alors, personne ne le contestera. Mais qu'E. Faye prétende nous faire croire que ce témoignage de Hermann Heidegger puisse être retenu pour accabler son père et sa mère, voilà qui rappelle les pressions auxquelles se livraient la Guépéou (ou la Gestapo) vis-à-vis des enfants. Ce que dit au contraire Hermann Heidegger, c'est que ses parents le mettaient en garde contre l'emportement juvénile des "pionniers" nazis, et il ajoute même que c'est grâce à ces mises en

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup> C'est dans le N° 22 (23 mai 2001) du périodique « Die Zeit » (Hambourg) qu'a paru pour la première fois une interprétation véritablement scandaleuse de cette allocution de Heidegger. J'ai fait parvenir au périodique une mise au point. Elle n'a pas été publiée, au prétexte qu'elle venait trop tard. Je la joins donc aux annexes. Elle porte le titre *Fumée sans feu* (voir, plus bas : Annexe II).

Tant que l'on n'aura pas répondu à l'argumentation rationnelle que je m'efforce de présenter au libre examen de chaque lecteur, je continuerai de tenir une phrase comme "un discours où tout l'eugénisme du nazisme est justifié" pour une pure et simple pétition de principe diffamatoire. Et j'inviterai tout lecteur de bonne foi à ajourner sa prise de position tant qu'un examen impartial du texte n'aura pas été mené. Ainsi donc : je l'invite à mettre en doute provisoirement les allégations précipitées d'E. Faye quant au caractère "effroyable" de ces textes.

garde qu'il a refusé plus tard d'entrer au parti nazi. Voilà qui devient, chez E. Faye : Hermann Heidegger était, « selon son propre témoignage, bien plus national-socialiste encore que ses parents durant les années 1930 ». Ce que chacun doit savoir, c'est qu'il est possible à chaque page de ce livre de relever des contrefaçons aussi éhontées.

J'ajouterai que Hermann Heidegger a une formation d'historien et qu'il a fait sa thèse de doctorat sous la direction de Gerhard Ritter. Ce dernier apparaît dans le livre d'E. Faye à la p. 326, dans le cadre du « cercle de Fribourg », dont il est précisé – est-ce un lapsus ? – que « dans le contexte de l'époque, les membres du cercle de Fribourg composent indiscutablement un noyau de résistance à Hitler ». Or c'est en mettant en œuvre la rigueur des méthodes critiques de ce genre d'historiens que Hermann Heidegger s'acquitte de la tâche que lui a confiée son père.

Nous avons ainsi déjà passé en revue plusieurs cas où, dans le livre d'E. Faye, la rigueur de ces méthodes critiques est bafouée sans vergogne. Ce n'est donc pas avec un soupçon *de principe* que nous abordons l'examen des procédés qu'E. Faye utilise dans sa présentation de Heidegger. Ce qu'il veut, c'est indubitablement : présenter chaque fois sous les couleurs les plus noires tout ce qui a trait à Heidegger. Il est donc déjà incontestable que la présentation d'E. Faye est tendancieuse, partisane et animée par la volonté de proposer une figure unilatéralement négative de Martin Heidegger.

\*

Comment aborder maintenant cette présentation ? Est-ce que ce sera possible en partant de l'élan qui l'anime ? L'engagement d'E. Faye y est total. Il se comprend, nous l'avons déjà souligné, comme un combat sans merci contre le nazisme. Non pas seulement contre le nazisme réel, celui qui a été vaincu. La "grande" originalité d'E. Faye, à ce qu'il prétend, c'est d'avoir découvert ce qui a donné au nazisme réel sa virulence criminelle. Or ce principe véritablement mortifère, c'est ce qui animerait de part en part la pensée de Heidegger!

C'est évidemment cette thèse qui me fait parler de diffamation. Tout mon effort, depuis quarante ans, a été de rendre perceptible, en travaillant à partir de la pensée de Heidegger, à quel point cette dernière se situe aux antipodes de ce que prétend ici E. Faye. À mes yeux en effet, la pensée de Heidegger est l'une des voies les plus directes pour opposer au mépris de l'homme, sous toutes ses formes, non pas ce qui peut en tarir le ressort – car l'idée d'éliminer le mal relève ou bien d'une conception magique, ou bien d'une conception totalitaire du réel -, mais ce qui seul peut en contrecarrer la récurrente nocivité, à savoir l'appel à la plus haute intelligence. Comme l'écrivait George Orwell en 1949 : « Je ne peux décidément pas suivre ceux qui en arrivent à déclarer qu'on ne peut combattre le communisme, le fascisme et je ne sais quoi encore, qu'en faisant preuve du même fanatisme qu'eux. J'ai le sentiment que pour l'emporter sur les fanatiques il faut précisément ne pas être soi-même fanatique, et faire au contraire usage de son intelligence. » La pensée de Heidegger, comme j'ai la ferme conviction de pouvoir le montrer à quiconque veut bien prendre la peine d'examiner mes raisons au lieu de se laisser piéger par des réflexes conditionnés, demande au premier chef, pour être appréhendée dans sa véritable portée, une vigilance de tous les instants, qui commence justement par la vigilance que nous devons exercer constamment, et d'abord envers nous-mêmes.

Est-ce qu'E. Faye observe à l'égard de son propre travail une telle vigilance ? Nous avons déjà vu, mais pas encore en ce qui concerne proprement Heidegger, que ce n'était nullement le cas. Sa passion l'entraîne dans une dérive qu'il ne contrôle bientôt plus du tout : il se laisse aller à porter des accusations injustifiables, à déformer les faits, à triturer les textes — tout cela pour renforcer une dénonciation qu'il agite en se prenant pour un nouveau Samson brandissant sa mâchoire d'âne.

Voyons cela d'abord à la manière dont il présente (pp. 537-559) sa copieuse bibliographie. Elle se divise en cinq sections : I) Ouvrages cités de Heidegger ; II) Ouvrages d'autres auteurs nationaux-socialistes et völkisch ; III) Études apologétiques et révisionnistes ; IV) Ouvrages critiques sur Heidegger ; V) Autres ouvrages.

Nous avons là une répartition qui ne présente pas la moindre nuance. Elle préfigure à quoi pourrait aboutir le dessein explicite d'E. Faye (p. 513, p. 516) : exclure les écrits de Heidegger des bibliothèques de philosophie, et si possible arrêter leur diffusion.

Les trois premières sections ressuscitent une sorte d'"Index des livres prohibés": les ouvrages cités sont désignés comme hostiles à l'idée même d'humanité. Seuls désormais pourront être publiquement consultés et lus les livres des deux dernières sections, celles où l'aversion à l'égard de Heidegger est ou bien déclarée, ou bien sous-jacente. E. Faye ne masque pas même son déni d'objectivité; il le revendique et plastronne avec les Terroristes de la Grande Révolution : « Pas de liberté pour les ennemis de la liberté ».

Ce ton en enthousiasme encore plus d'un. Il les fortifie dans la croyance au bien-fondé de ce qu'ils affichent dès lors comme une *mission*. Une telle exaltation me semble, au contraire, le symptôme de cette peur que l'on ressent chaque fois que l'on devine une menace dont on ne décèle ni d'où elle vient ni ce qu'elle est en réalité. De fait, il y a bien aujourd'hui un sentiment de menace qui plane sur le monde : de graves questions se posent à mesure que le phénomène obscur de la *planétarisation* paraît s'imposer partout de manière irrésistible. Mais tenter de répondre à cette inquiétude par des exorcismes, c'est une réaction typique d'obscurantisme. Comme dans toute réaction de ce genre, ce qui se perd en premier, c'est la capacité de saisir les véritables enjeux et de formuler des diagnostics pertinents.

Une section comme la section II de la bibliographie, par exemple, est censée rassembler les "Ouvrages d'autres auteurs nationaux-socialistes et *völkisch*". Comment un lecteur non familier de l'histoire complexe de l'Allemagne contemporaine pourrait-il se retrouver dans ce fourre-tout? Je ne vais pas ici développer une nouvelle fois au sujet du terme *völkisch* une argumentation publiée depuis 40 ans<sup>7</sup> – et à laquelle le père d'E. Faye n'a rien trouvé de convaincant à objecter.

Ce que doivent savoir les lecteurs d'aujourd'hui, c'est que ce mot "völkisch", dérivant du substantif das Volk, le peuple, démarque exactement notre mot "populaire". Ils doivent également savoir que ce mot a effectivement été recruté et utilisé, à partir de la fin du XIXème siècle, par la mouvance politique de droite pour servir d'équivalent allemand à notre mot "national"; en particulier les groupes antisémites d'Allemagne, cherchant à asseoir leur conception du peuple sur l'origine ethnique, ont utilisé préférentiellement le terme "völkisch" pour désigner ce qui était national, par opposition à ce qui est étranger. D'où la connotation sournoisement antisémite que s'est mis à véhiculer ce terme, de sorte que l'adjectif völkisch est un vocable dont l'usage, dans l'Allemagne d'aujourd'hui, est quasiment proscrit. Dans les années de la République de Weimar, au contraire, c'était encore un mot qu'utilisaient toutes sortes de mouvances très diverses; il faut le souligner si l'on ne veut pas amalgamer à tort et à travers. Ces mouvances vont du parti nazi à des groupes dont la sensibilité ne peut en aucune manière être assimilés à l'antisémitisme. La nomenclature d'E. Faye entend au contraire ici explicitement ramener tout au seul et unique étalon du nazisme.

Comme l'hitlérisme tendait soit à éliminer de l'espace public tout ce qui n'était pas nazi soit à l'absorber, ce mot a fini par s'identifier avec le nazisme lui-même. Mais il n'est pas licite d'extrapoler à partir de là une thèse proprement abusive, celle que résume Leo Strauss

<sup>&</sup>lt;sup>7</sup> On peut consulter à ce propos mes analyses dans le texte publié comme Annexe I : *Une lecture dénoncée*.

dans la formule : "reductio ad Hitlerum" – ramener tout à Hitler, c'est-à-dire considérer comme "hitlérien" tout ce qui ne s'est pas trouvé en situation d'opposition totale à Hitler<sup>8</sup>.

Dans cette section II de la bibliographie d'E. Faye on trouve ainsi répertoriés des auteurs comme Ernst Bertram, Engelbert Krebs ou Hans Zehrer. Le moins qu'on puisse dire, c'est que les critères de sélection d'E. Faye ressemblent ici à ceux des procureurs des procès de Moscou, pour lesquels l'accusation d'hitléro-trotzkisme n'était pas, déjà en elle-même, insensée! Pour ne prendre que le cas de Hans Zehrer: il s'agit de la figure marquante du périodique « Die Tat » (Iéna), dont les réflexions tournaient autour de la notion politique de "troisième voie". L'assimiler de but en blanc au national-socialisme est simplement malhonnête. Après la guerre, en 1948, Hans Zehrer participera à la fondation du journal « Die Welt » de Hambourg – qui ne peut passer pour une publication néo-nazie qu'aux yeux d'un débile en politique.

Ce n'est cependant pas un hasard si Hans Zehrer se trouve rangé dans la section II. Il s'agit en effet pour E. Faye de brouiller les cartes. Donc placer cet auteur (avec tant d'autres) dans le même casier où sont rangés Hitler, ses ministres et ses idéologues, c'est faire d'une pierre deux coups : on rend ainsi automatiquement suspects certains auteurs, et l'on habitue le lecteur à soupçonner tous ceux qui se trouvent simplement en contact avec un individu suspect d'être *contaminés* par lui.

On comprendra que je n'ai ni le temps ni la place de rectifier cas par cas ces procédures dignes des procureurs staliniens. Il me faut donc user d'un autre moyen. Pour cela, je vais citer un passage d'un texte qu'E. Faye lui-même a rangé dans la cinquième section de sa bibliographie, celle des « Autres ouvrages » (une section qui ne contient donc *pas* de livres mis à l'index). Il s'agit du texte "Die Macht des Denkens" (*Puissance de la pensée*). Son auteur s'appelle Georg Picht. Il était étudiant à l'université de Fribourg-en-Brisgau à l'époque où Heidegger en était le recteur élu. Voici ce passage :

« Comment Heidegger se figurait la Révolution, c'est ce qui s'est clarifié pour moi dans une circonstance particulièrement mémorable. Il avait été prescrit que soit organisée chaque mois, en vue de l'éducation politique, une conférence à laquelle tous les étudiants seraient astreints d'assister. Aucune salle de l'université n'étant assez grande, c'est la Salle Saint-Paul qui fut louée à cet effet. Pour prononcer la première conférence, Heidegger, qui était à l'époque recteur, invita le beau-frère de ma mère, Viktor von Weizsäcker. Tout le monde était perplexe, chacun sachant pertinemment que Weizsäcker n'était pas un nazi. Mais la décision de Heidegger avait alors force de loi. L'étudiant qu'il avait désigné comme chef du département de philosophie se sentit obligé d'ouvrir la cérémonie par un discours programmatique sur la révolution national-socialiste. Heidegger ne tarda guère à donner des signes d'impatience, puis il s'écria d'une voix forte, que l'irritation fit se casser : « Nous n'écouterons pas un mot de plus de ce verbiage! » Complètement effondré, l'étudiant disparut de l'estrade, et plus tard il dut résigner sa charge. Quant à Viktor von Weizsäcker, il prononça une conférence impeccable sur sa philosophie de la médecine, dans laquelle il ne fut pas une seule fois question de national-socialisme, mais bien plutôt de Sigmund Freud. »

<sup>&</sup>lt;sup>8</sup> Pour qui examine sans œillères l'histoire, il ne se trouve en fait à peu près personne (pas plus dans le "camp" des démocraties que dans celui du communisme bolchevique) qui à un moment donné n'ait cru pouvoir passer accord avec Hitler. Or passer accord avec Hitler, même si c'était dans l'intention de berner le dictateur, constituait une faute politique plus ou moins naïve, mais qui ne transforme pas le prétendu habile en *complice* d'Hitler. C'est pourquoi il faut se libérer de la rigidité des positions idéologiques, et admettre ceci : on n'est pas "hitlérien" pour n'avoir pas consacré sa vie entière au seul et unique combat contre le nazisme. Souvenons-nous du mot de Romain Gary – il est, comme on voit, toujours d'actualité : « À force de crier "Le fascisme ne passera pas", on finit par laisser passer tout le reste. »

Ce témoignage d'un auteur qui ne peut pas être suspecté (E. Faye ne l'a *pas* catalogué dans la section des « Études apologétiques et révisionnistes » — où se trouvent mes propres textes!), permet de se faire une idée bien plus juste de l'atmosphère qui régnait à l'université de Fribourg-en-Brisgau pendant les mois où Heidegger en était le recteur. C'est pourquoi j'en fais état au moment où nous allons plonger dans la construction étouffante d'E. Faye. Gardons en mémoire le témoignage de Georg Picht, car il nous donne une image toute différente de Heidegger, et sans doute bien plus vraie que celle que voudrait imposer E. Faye.

\*

Sautons maintenant au centre du dispositif d'E. Faye. Il s'agit du texte d'un séminaire de Heidegger, tenu pendant le semestre d'hiver 1933-1934 et portant sur *la Nature*, *l'Histoire et l'État*. C'est ce séminaire-là que E. Faye introduit avec les mots suivants (p. 187):

« Nous abordons maintenant le texte central : celui où se voit le plus directement la totale identification de l'enseignement de Heidegger au principe même de l'hitlérisme, à savoir la vénération du *Führer* et l'apologie de la relation de domination radicale instituée par le nazisme entre le *Führer* et son peuple dans l'État hitlérien ou *Führerstaat*. »

Voilà qui est sans équivoque : l'hitlérisme de Heidegger devrait désormais apparaître sans qu'il soit possible de le dissimuler. Nous allons donc examiner les textes que cite E. Faye lui-même, pour voir si un tel hitlérisme y est aussi présent qu'il le dit.

Premier texte de Heidegger, cité p. 1919:

« Dans un premier temps, nous avons établi d'un point de vue formel, que le peuple est l'étant qui déploie son être dans la modalité de l'État; en d'autres termes <c'est> l'étant qui est État, ou bien possède la possibilité d'être État. En restant au niveau formel, nous avons questionné plus avant : quelle marque typique, quelle figure le peuple se donne-t-il au sein de l'État,<quelle figure> l'État <donne-t-il> au peuple ? [...] Celle de l'ordre ? Sous cette forme, c'est bien trop général, car je puis mettre n'importe quoi en ordre, des pierres, des livres, etc. Mais où l'on atteint ce dont il s'agit là, c'est quand on parle d'un ordre au sens où c'est une souveraineté qui s'exerce (Herrschaft), <au sein de laquelle se distingue> le rang, <le fait de> diriger (Führung) et <celui> de suivre des directives (Gefolgschaft). »

Il se trouve que j'ai rédigé les protocoles de plusieurs séances de séminaires tenus par Heidegger. Je puis donc effectivement attester que nous avons bien là un texte dont le style correspond au genre de travail qui se faisait lors de séminaires. Voyons le commentaire d'E. Faye :

"La terminologie de Heidegger est identique à celle de son discours de la même époque sur « l'étudiant allemand comme travailleur » : la *Prägung* est un terme dont nous avons montré qu'il est également au centre de la doctrine raciale de Clauß et de Rothacker ; la forme ou figure (*Gestalt*) et la domination (*Herrschaft*) rappellent évidemment le sous-titre du

<sup>&</sup>lt;sup>9</sup> Je ne donne pas la traduction d'E. Faye qui est lourde et peu claire; elle part en effet de son présupposé monolithique: Heidegger ne peut tenir que des propos où se trahit son "nazisme foncier". Mais que le lecteur se rassure, je vais chaque fois que cela sera nécessaire présenter à son examen quelle est l'option d'E. Faye, et la raison pour laquelle elle n'est pas recevable.

Travailleur de Jünger (...). Quant à ce qui est visé sous le nom d'État, c'est le Führerprinzip de l'hitlérisme, à savoir la relation Führung-Gefolgschaft... »

Ce commentaire est tellement représentatif de la dérive à laquelle d'un bout à l'autre de son livre s'abandonne constamment E. Faye, qu'il suffit d'en exposer l'impulsion pour saisir comment fonctionne ce que je nomme la mécanique de la diffamation.

La première partie de la première phrase énonce sans aucun doute une vérité de fait : le vocabulaire de Heidegger n'est jamais flottant. On peut même ajouter que ce vocabulaire est fidèle à ce qu'a toujours été sa manière de travailler, à savoir le souci de mettre au jour les phénomènes qu'il s'agit de décrire. Ainsi s'explique le recours que fait ici Heidegger à la notion de "formalisation" : chaque fois qu'une exhibition directe n'est pas encore possible – comme c'est souvent le cas au début d'un travail – il est commode de s'aider d'un *index formel*, autrement dit : d'indiquer formellement la direction dans laquelle il convient de regarder pour apercevoir ce dont il s'agit. Ici, l'index formel consiste, afin de comprendre ce que sont le peuple et l'État, à les prendre tous deux au sein de la relation mutuelle qu'ils peuvent entretenir l'un avec l'autre.

Mais à peine arrivé au mot *Prägung*, E. Faye commence déjà à déraper. Pour quelle raison probante faudrait-il que le sens de ce mot s'éclairât par une référence à "Clauß et Rothacker"? Sont-ils les créateurs du vocable? Il est plus qu'évident que ce n'est pas le cas! Lui auraient-ils donné une acception si nouvelle qu'après eux, personne ne puisse plus l'employer dans le sens qu'il présente de lui-même sans la moindre ambiguïté? Voilà qui n'est de nouveau pas le cas.

Aussi ai-je traduit " $Pr\ddot{a}gung$ " par la locution de "marque typique"; mais j'aurais tout aussi bien pu le rendre par notre mot de "caractère" – ç'aurait toutefois été une préciosité gratuite, dans la mesure où le mot grec  $kharakt\hat{e}r$  désigne uniquement dans son acception première une "marque distinctive".

E. Faye veut en réalité faire croire que Heidegger ne saurait employer les termes de son vocabulaire et de sa pensée sans les avoir puisés chez d'autres auteurs, et surtout en lui faisant garder chez lui la même acception qu'ils ont chez les autres. Autrement dit, il prétend nier que Heidegger soit lui-même un auteur original.

Ce qui est en cause ici, ce n'est rien de moins que la question portant sur la méthode à mettre en œuvre lorsqu'il s'agit d'interpréter un texte : est-il licite, d'abord, est-il fécond, ensuite, de chercher systématiquement les "sources" d'un texte chez d'autres auteurs ? Et surtout, en quoi le fait que le mot "*Prägung*" puisse se trouver chez d'autres auteurs devrait-il nous forcer à admettre que c'est le sens dans lequel l'emploient ces autres auteurs qui deviendrait déterminant pour notre compréhension de Heidegger ? Et d'abord, quels auteurs ? Pourquoi "Clauß et Rothaker", et pourquoi pas plutôt Viktor von Weizsäcker, par exemple ? Pourquoi, sinon parce que la référence aux deux premiers permet apparemment d'établir un lien entre Heidegger et deux auteurs présentés par E. Faye comme nazis<sup>10</sup>.

Or le mot "Prägung" a chez Heidegger son acception originale : précisément celle qui me semble correctement rendue par l'expression "marque typique". La marque typique est ce qui donne à quoi que ce soit cet aspect qui le distingue de toute autre chose, et le rend ainsi impossible à confondre avec n'importe quoi d'autre. Ici, ce que cherche à dégager Heidegger, c'est ce qui permet de faire en toute clarté la distinction entre un peuple constitué en un État et un peuple non encore constitué en un État – et du même coup ce qui permet de caractériser un État en tant que tel.

<sup>&</sup>lt;sup>10</sup> Est-il sérieux de présenter Erich Rothacker (je me limite ici à ce seul nom) comme un "auteur nazi"? Le simple fait qu'au début des années 1950 Jürgen Habermas l'ait choisi comme directeur de thèse me ferait sur ce point adopter une attitude bien plus circonspecte. À moins bien sûr que pour E. Faye J. Habermas ne soit lui aussi (par contamination) à ranger dans la liste des auteurs suspects.

Poursuivons : que les deux mots *Gestalt* et *Herrschaft* soient le sous-titre du *Travailleur* d'Ernst Jünger n'est pas non plus une *preuve* qui nous obligerait à penser que Heidegger se réfère ici à ce livre pour parvenir à cerner la nature de l'État. Pas plus que nous devrions avoir recours à la "psychologie de la forme" (*Gestaltpsychologie*), sinon même au concept de *Gestalt* chez Christian von Ehrenfels, pour enfin comprendre ce que veut dire Jünger, dans *Le Travailleur*, avec son concept de *Gestalt*. Le défaut majeur de ces références extrinsèques, c'est bien de toujours chercher à comprendre une chose à partir d'autre chose que ce qu'elle est elle-même.

Nous voyons donc en acte comment E. Faye, commentant Heidegger, adopte pour le lire et le comprendre la démarche qui consiste à ne pas chercher le sens du texte dans ce que dit le texte, mais à partir de références extérieures. Cette méthode est-elle pertinente en général ? Est-elle acceptable dans ce cas particulier ? À aucun moment de son long pamphlet, E. Faye ne semble se douter qu'il y a là une question d'une importance capitale – et qui touche, comme dit Marcel Proust, « à de très importants problèmes intellectuels, peut-être au plus grand de tous. »

Mais c'est avec la dernière phrase du commentaire d'E. Faye que le dérapage prend sa véritable figure, celle de la carambouille. E. Faye y déclare en effet : "Quant à ce qui est visé sous le nom d'État, c'est le Führerprinzip de l'hitlérisme, à savoir la relation Führung-Gefolgschaft...". Autrement dit, sans plus se soucier de ce qu'a pu dire en réalité Heidegger, il le rabat sur le pur et simple "hitlérisme". Comment se fait la manœuvre ? En laissant entendre que les mots Führung et Gefolgschaft auraient ici le sens qu'ils ont dans la phraséologie nazie – et non dans l'acception que Heidegger a pris soin de leur donner. Pour cela, il faut passer sous silence ce que Heidegger a déclaré en toutes lettres. Nous voyons maintenant, dans le cas de Heidegger lui-même, comment E. Faye y trafique les citations : il censure ceux qui invalident sa thèse, pour mieux pouvoir "lire" dans un sens infamant un texte taillé sur mesure pour horrifier un lecteur bel et bien abusé, dans la mesure où il n'a pas les moyens d'aller vérifier par lui-même si ce qu'il a sous les yeux a vraiment été écrit par Heidegger.

On cherchera donc vainement dans les 529 pages de ce livre la mention de ce texte pourtant décisif – à supposer que l'intention du commentateur soit honnête, c'est-à-dire ait pour dessein de montrer ce que Heidegger a véritablement dit et pensé.

Ce texte se trouve dans le *Discours de rectorat* (p. 190 de mon édition des *Écrits politiques* de Heidegger, Gallimard, 1995). Je le cite :

« Diriger implique en tout état de cause que ne soit jamais refusé à ceux qui suivent le libre usage de leur force. Or suivre comporte en soi la résistance. Cet antagonisme essentiel entre diriger et suivre, il n'est permis ni de l'atténuer, ni surtout de l'éteindre. »

Les mots que j'ai traduits par les verbes "diriger" et "suivre", ce sont les substantifs "Führung" et "Gefolgschaft", qu'E. Faye rend ici par "conduite" et "soumission" (ailleurs, il rend Gefolgschaft par "allégeance").

Si le lecteur veut bien un instant admettre comme formulable l'hypothèse selon laquelle Heidegger, au moment même de son engagement politique, n'est pas "contaminé" par la phraséologie nazie, il pourra entendre ce que dit en toute clarté la phrase : « Or suivre comporte en soi la résistance. » ("Jedes Folgen trägt aber in sich den Widerstand.") Je demande à nouveau à chaque lecteur d'examiner soigneusement si ma traduction est correcte (c'est là qu'il faut se demander si elle est "révisionniste"!). Cette phrase, telle que je la comprends et que je la traduis, signifie sans équivoque que, dans le cadre précis que dessine Heidegger avec ce qu'il nomme "Führung" et "Gefolgschaft", il ne peut s'agir de

"soumission", c'est-à-dire de ce qu'E. Faye veut à tout prix faire passer pour preuve d'un ralliement inconditionnel u "Führerprinzip" hitlérien.

Ce "principe", chez les hitlériens, trouvera sa formulation achevée dans le slogan tout à fait caractéristique de l'État nazi, une fois que ce dernier sera définitivement consolidé (ce qui n'est pas encore le cas, notons-le bien, pendant l'hiver 1933-1934): « Führer befiehl, wir folgen! » — "Chef, ordonne, nous suivrons". Ce slogan exprime la demande perverse de recevoir, d'une "autorité" d'emblée reconnue comme infaillible, les directives auxquelles il s'agira de se soumettre aveuglément.

Heidegger énonce au contraire sans la moindre possibilité d'équivoque : pour ceux qui sont dirigés au sein d'un État digne de ce nom, suivre des directives implique d'emblée non pas une soumission aveugle, mais bien... la résistance. Pas de place, ici, pour quelque flottement sémantique que ce soit : le mot allemand "Widerstand" ne peut tout simplement pas être entendu autrement que comme résistance (non pas "Résistance", au sens qu'a pris ce mot durant la seconde guerre mondiale, où viennent s'ajouter toutes les nuances héroïques d'une lutte menée contre la barbarie ; mais la résistance entendue comme la très saine attitude élémentaire de celui qui refuse d'obéir chaque fois qu'on chercherait à le lui imposer de force).

Par conséquent, Heidegger dit en toutes lettres, dès mai 1933 (ce propos se trouve dans le *Discours de rectorat*), que la relation entre dirigés et dirigeants n'est pas du tout celle de la soumission, encore moins de la soumission aveugle. Voilà qui est en opposition catégorique avec la thèse que page après page E. Faye ne cesse de répéter pour qu'elle s'inscrive dans l'esprit hypnotisé du lecteur de son livre.

Ce point étant d'une importance capitale, il faut s'y arrêter un moment. Lorsqu'il a recours au vocabulaire dont les nazis font de leur côté usage (mais beaucoup d'autres que les nazis en font usage — y compris au sein de sensibilités politiques situées aux antipodes des nazis !), Heidegger prend soin de préciser l'acception précise dans laquelle il entend que soit pris ce qu'il dit. Dès que l'on fait attention à ce qu'il dit explicitement, plus possible de se ranger à l'opinion selon laquelle Heidegger s'alignerait sur la phraséologie des nazis. E. Faye tout au long de son livre ne cesse de faire fi des règles élémentaires qui président à toute compréhension loyale d'un texte. Sa pratique de lecture constante consiste à ne pas tenir compte de tout ce qui lui interdirait de pouvoir imputer à Heidegger ce dont il veut le charger — et qu'il répète à longueur de pages, à savoir que Heidegger serait de fond en comble nazi. C'est pourquoi j'en reviens au texte de Heidegger — ce texte qu'E. Faye lui-même présente comme le document qui devrait accabler définitivement son auteur. Voici le commentaire que j'en propose :

Le thème du séminaire lui-même est la liaison qu'entretiennent entre eux les concepts de *nature*, d'*histoire* et d'*État*. Dans un premier temps, pour avoir accès à l'idée d'État, ce qui a été pris en vue c'est la notion de *peuple*, entendu comme : ce qui trouve sa forme achevée dans la figure de l'État. Or la relation entre peuple et État est une relation singulière, en ce sens qu'il n'y a pas encore de véritable peuple s'il n'y a pas État – et inversement : pas véritablement d'État s'il n'y a pas de peuple. Ce qui permet d'articuler la question : comment le peuple parvient-il à l'unité au sein de l'État – et comment l'État peut-il amener le peuple à être enfin ce qu'il est ? Il est clair que ce principe d'unité ne peut être

Pour saisir à quel point l'idée d'une soumission inconditionnelle à la volonté de quiconque est – rien qu'en elle-même – déjà contradictoire avec ce que n'a cessé de penser Heidegger, il suffit d'ouvrir Être et temps à la page 307 sq., où il est question de la certitude de la décision : « La certitude de la décision signifie : se maintenir libre pour la possibilité qui, à tout instant, risque de s'avérer effectivement nécessaire de s'en dégager. »

On ne saurait dire plus explicitement que tout *engagement vrai* implique d'emblée la possibilité de constamment pouvoir être repris par un désengagement correspondant – si la nécessité s'en impose. C'est très exactement ce qui s'est passé avec Heidegger, moins d'un an après avoir assumé la charge du rectorat.

l'ordre, au sens élémentaire du simple rangement. Mais en un autre sens de l'ordre, c'est-à-dire là où ordre s'entend au sens hiérarchique<sup>12</sup>, on approche enfin de quoi il retourne. Comment donc entendre la hiérarchie? C'est là que sont évoqués les termes de "souveraineté" (*Herrschaft*), de "rang" (c'est-à-dire d'ordre hiérarchique), qui eux-mêmes sont éclairés par la relation entre le fait de donner des directives (*Führung*) et celui de les suivre (*Gefolgschaft*).

Comme je ne dispose pas du texte original de ce séminaire, mais seulement des extraits qu'en produit E. Faye, je ne sais pas si, dans la séance correspondante, il y a eu des développements concernant cette relation, telle que Heidegger la comprend. Mais ce que j'ai mentionné plus haut devrait déjà suffire à rendre plus circonspect un traducteur honnête, et l'empêcher de fournir à ses lecteurs une version qui va manifestement à contresens de ce qu'expose Heidegger.

C'est ce que nous allons voir en continuant l'étude des fragments que donne du séminaire ce traducteur particulièrement malintentionné qu'est E. Faye.

Je saute la seconde citation (p. 192), car elle ne consiste qu'en peu de mots (la malveillance y cède le pas à la maladresse, car Heidegger demande : "Wer regiert, wer darf regieren?", ce que ne rend pas l'unique question : "Qui doit diriger?", mais signifie exactement : "Qui gouverne ? À qui est-il permis de gouverner ?").

Vers la fin de cette même page 192, E. Faye cite un autre passage, où il s'agit de ce qui caractérise le fait d'être homme :

« Être homme, cela implique : soutenir en soi la possibilité et la nécessité, au sein d'une communauté, de donner figure et de porter à son achèvement son propre être et celui de la communauté. »

## Commentaire d'E. Faye:

« Ce qui fascine Heidegger, c'est le rapport de l'homme à la *Gemeinschaft*, sa capacité de façonner (*gestalten*) une communauté et de créer une *polis*, un État. »

Où y a-t-il là le moindre signe de *fascination*? Ce terme apparaît sans cesse tout au long du livre; il vient sous la plume d'E. Faye chaque fois qu'il ne comprend pas ce qu'il lit. E. Faye dit alors que s'exerce sur Heidegger une "fascination". Pour ma part, j'ai toujours tenu à insister sur le fait que Heidegger est à mon sens le moins *fasciné* de tous les auteurs que je pratique, et partant (cela dit le plus sérieusement du monde) le moins *fascinant*. Heidegger se veut au contraire, par la vertu de son travail et le souci de son existence, toujours accordé au ton très particulier de la sobriété.

Voyons-le en commentant ce qu'il dit ici même : pour chaque être humain, le métier de vivre implique, en même temps que d'être soi-même, le fait de ne pouvoir l'être qu'en étant partie prenante d'une communauté. Être soi-même et faire partie d'une communauté ne sont nullement la même chose, et pourtant ces deux exigences sont liées entre elles comme le sont les deux extrêmes d'une seule obligation. Parvenir à être soi-même ne peut avoir lieu qu'au sein d'une communauté, de telle sorte que donner figure à son propre être, c'est nécessairement – d'une manière ou d'une autre – contribuer à donner une figure à la communauté entière. Voilà ce que donne à entendre ce "gestalten" qu'E. Faye rend par "façonnement", c'est-à-dire interprète d'une manière bien trop extérieure. Notons aussi qu'au

<sup>&</sup>lt;sup>12</sup> C'est moi (F. F.) qui introduis ici l'idée de "hiérarchie". Aussi dois-je préciser que c'est à titre d'*index formel*! Autrement dit : le mot "hiérarchie" doit s'entendre uniquement comme l'indication que dans cet ordre-là, il y a des rapports complexes entre des dirigeants et des dirigés – sans nullement que ces rapports soient figés (comme dans le système des castes) ni surtout figés *à sens unique*.

point où nous en sommes il n'est pas encore question de  $\pi \acute{o}\lambda \iota \varsigma$ , laquelle est une figure tout à fait particulière de communauté. Aussi bien, ce que Heidegger note ici vaut universellement pour toute humanité, et nullement pour telle ou telle humanité singulière.

Je dois demander à mes lecteurs d'observer que, travaillant sur les extraits de textes choisis par E. Faye, et ne disposant pas du texte intégral de ce séminaire, je ne puis donner l'articulation complète que ce texte doit sans aucun doute développer. Que le lecteur ne me reproche donc pas à moi l'aspect un peu désordonné du commentaire que je puis présenter.

À la page 193, est cité un plus long passage du séminaire :

« Cette évolution a débuté à la Renaissance, quand a été élevé à titre de but ultime de tout être l'homme individuel en tant que personne – le grand homme, dans le double idéal aussi bien de l'homo universalis que du spécialiste. Cette volonté nouvelle que s'épanouisse la personnalité, voilà qui a provoqué cette mutation complète selon laquelle, désormais, tout ne devait plus être là que pour servir la grande individualité. Tout, et par conséquent aussi bien la politique, est déplacé au sein d'une sphère où l'être humain peut enfin trouver à déployer entièrement sa propre vie et où il en a la volonté. C'est ainsi que la politique, l'activité artistique, la science et tout le reste s'effondrent jusqu'à ne plus être que des domaines où se déploient des volontés individuelles de performance – et cela d'autant plus explicitement qu'elles se voient élargies et du même coup spécialisées grâce à de prestigieuses créations. Dans les temps qui suivirent, on n'a plus fait que laisser tous ces domaines culturels se diversifier et s'accroître, sans plus pouvoir les embrasser d'un regard synoptique, jusqu'à aujourd'hui, où le côté périlleux de cette compulsivité s'est manifesté d'une manière particulièrement lisible avec la ruine de notre État. C'est pourquoi nous avons reconnu comme tâche impérieuse de notre temps l'urgence de faire face à ce péril, en cherchant à rendre à la politique le rang qui lui revient, et en enseignant à la voir de nouveau comme caractère fondamental de l'être humain qui philosophe au sein de l'histoire, à la voir à titre d'être, en lequel l'État se déploie, et de telle sorte que la politique puisse véritablement être nommée la manière d'être d'un peuple. »

E. Faye termine son commentaire (où se retrouvent les mêmes confusions que précédemment) par ces mots :

« ...la politique n'est plus considérée par Heidegger comme une activité humaine parmi d'autres, mais comme le "caractère fondamental de l'homme philosophant dans l'histoire". »

Selon E. Faye, la politique, l'activité artistique, la science (pour ne pas parler de la philosophie!) sont des activités comme les autres. On croit entendre Monsieur Homais. Soutenir, comme le fait Heidegger, que ces activités sont autre chose que des activités humaines parmi d'autres — qu'elles sont donc des activités où l'être humain se trouve plus profondément et plus directement confronté à ce qui le constitue comme être humain —, c'est (veut faire croire E. Faye) afficher des penchants vers ce que le nazisme a de plus trouble. On en reste sans voix.

En 1934, un vrai connaisseur, celui-là, disait élogieusement d'Henri Matisse qu'il avait eu "la hardiesse de couper le premier tous les ponts avec la Renaissance". Ce que pense Heidegger du changement intervenu avec la Renaissance doit être compris dans cette optique. La Renaissance en effet, qui passe pour cette résurgence de l'esprit antique grâce à laquelle a pu prendre essor le "véritable humanisme", c'est-à-dire celui des Temps modernes, a fini en réalité par donner naissance à un humanisme si étroitement limité à la dimension anthropologique qu'il en devient un humanisme unidimensionnel, autrement dit un

humanisme qui n'a plus vrai visage humain<sup>13</sup>. Voilà ce qu'explique Heidegger dans ce passage du séminaire que nous venons de lire.

J'y ajoute pour ma part le commentaire suivant :

À la Renaissance, comme à toute grande époque de l'histoire, ce dont il s'agit fondamentalement, c'est d'une entente de l'être. Que signifie être, pour l'homme de la Renaissance ? Être n'y est plus que l'horizon ultime de l'Individu qui n'a pas de pareil. Or en pensant ainsi, la Renaissance n'est pas ce qu'elle croyait être, à savoir le renouveau d'une Antiquité exemplaire. Ce qui se passe avec elle, c'est une mutation de la conception que se fait de lui-même l'être humain. Cette mutation met au premier plan l'être humain exceptionnel (cet être exceptionnel qui deviendra, avec le Romantisme, le "génie"), dont le "spécialiste" est la figure symétrique inverse. Tout s'orientant désormais sur ces deux figures emblématiques, l'humanité de l'homme ne laisse littéralement plus de place au peuple que sous la figure elle-même exceptionnelle des simples "masses". Entre l'élite et les masses, la politique n'est plus qu'un rapport de forces. D'où l'urgence de s'interroger à neuf sur ce que doit être la politique. Car la conception de cette dernière comme "démocratie représentative" n'est que l'accommodement plus ou moins viable d'une gestion des collectivités dans le cadre de la conception de l'homme issue de la Renaissance.

Je n'insiste pas sur le contresens abyssal que commet E. Faye quand il voit là "un rejet de toute considération de la valeur individuelle de l'homme". Passons à la suite du texte qu'il cite. Il y est de nouveau question de la mise au point du concept d'État. On se souvient que le séminaire cherchait à cerner l'acception dans laquelle il convient de prendre ce terme. Nous pouvons lire (p. 195 sq.):

« On en est plus près [de l'acception propre dans laquelle il faut entendre le terme de "peuple"] quand on parle de la "santé du peuple", où s'ajoute bien quelque chose, mais où n'est encore intuitivement ressenti que le lien qu'est l'unité du sang et de la lignée, l'unité de la race. Mais nous parvenons enfin à employer le terme de "peuple" dans son acception la plus large quand nous parlons par exemple du "peuple en armes", où nous n'entendons pas du tout seulement ceux qui reçoivent leur convocation pour le service militaire, mais aussi quelque chose d'autre que la simple somme des citoyens de l'État, et pour tout dire quelque chose qui lie plus fortement encore que la communauté d'origine et la race : à savoir la nation, ce qui veut dire une modalité d'être qui s'est formée à partir d'un destin commun et qui a trouvé sa pleine configuration au sein d'un État unifié. »

Ce texte, E. Faye commence par le scinder, en dégageant la première phrase, qu'il traduit en commettant sciemment un contresens. Il rend cette phrase par :

« Mais étroitement apparenté à cela est un mot comme "santé du peuple", dans lequel de surcroît n'est plus ressenti que le lien avec l'unité du sang et de la souche, avec la race. »

Le contresens porte sur l'élément de phrase allemand : « worin hinzukommend mitempfunden wird nur noch das Band des Blutes... »

Hinzukommend, participe présent du verbe hinzukommen (venir s'ajouter), indique que lorsqu'on parle de la "santé du peuple", on ajoute sans doute quelque chose à l'acception dans laquelle on prend ce mot de "peuple". Et le verbe "mitempfunden wird" vient exposer la modalité "intuitive" sous laquelle vient s'ajouter ce complément (ce qui vient s'ajouter est

Rappelons le mot terrible d'Ossip Mandelstam :: « Je ne savais pas que nous vivions dans les griffes des humanistes. » Chez nous, Robert Marteau notera : « Par l'humanisme, l'humain fut nié. »

"ressenti intuitivement" alors même que cela s'ajoute). Caractéristiquement, cette modalité est précisée par les deux adverbes dont la fonction est clairement négative, puisque ce sont des adverbes d'atténuation : « nur noch » [littéralement : "encore seulement"]. Le sens de la phrase de Heidegger est donc : "avec ce lien qu'est l'unité du sang et de la lignée, l'unité de la race", on n'a encore qu'un élément seulement, lequel vient s'ajouter intuitivement à l'idée de peuple – sans qu'on ait encore atteint ce qui définit vraiment le peuple en tant que peuple!

E. Faye entend l'adverbe "seulement" à contresens, et le traduit par "de surcroît" ; le résultat de ce contresens est le commentaire suivant. Chacun pourra apprécier si ce que j'appelle "dérive" et "dérapage" convient pour le qualifier :

"Le propos, cette fois, est tout à fait explicite. L'unité du peuple est d'abord une unité de sang et de « souche », rapportée à la race. Tel est le concept *völkisch* du peuple que Heidegger fait explicitement sien. Que cette notion *völkisch* soit chez lui comme chez tous les auteurs de l'époque qui l'emploient un concept racial est désormais indiscutable, quelles que soient les discussions sur la manière la plus appropriée de traduire ce terme."

Exagérer la certitude de ce qu'on veut faire passer à tout prix, surtout quand la fragilité de ce qu'on avance menace d'éclater, ce trait symptomatique se voit ici de manière particulièrement patente. Il est "tout à fait explicite" (dit E. Faye) que Heidegger afficherait ici une doctrine raciste. Son concept du peuple (affirme E. Faye) serait un concept "völkisch" – au sens qu'a ce mot chez les idéologues racistes – de sorte que sa traduction, quand il apparaît dans un texte de cette époque chez Heidegger, ne pose aucun problème, puisque cette signification est par essence celle du racisme! Nous sommes ici au centre du système délirant à partir duquel il est possible à E. Faye de diffamer Heidegger. Ce système aboutit, comme l'avoue E. Faye en ses propres termes, à pouvoir porter accusation sur la seule base de *mots*, sans que ces mots aient même besoin d'avoir une signification autre que celle que l'on fixe soi-même pour les besoins de l'accusation. Ce qu'il importe avant tout de noter ici, c'est que telle était la fonction du mot "juif" à l'époque ignominieuse où régnait l'antisémitisme. Il suffisait alors d'accuser quelqu'un d'être juif pour que condamnation s'ensuive. E. Faye se rend-il compte qu'il use des mêmes procédés que les criminels qu'il prétend combattre ? Se rend-il compte que c'est en procédant d'une manière analogue à la leur qu'il prétend faire passer Heidegger pour nazi?

Quant à moi, je profite de l'occasion que m'offre la publication par E. Faye du texte de ce séminaire pour affiner ce que j'ai dit plus haut à propos du mot "völkisch": il suffit pour cela de rectifier le contresens du traducteur malintentionné. On obtient alors la mise au point suivante:

Comme Heidegger énonce en toutes lettres que l'unité du sang, l'unité des lignées et l'unité de la race ne sont pas encore la véritable unité d'un peuple, il s'ensuit que chaque fois que nous trouvons dans un texte de Heidegger datant de cette époque le terme "völkisch", il y a particulièrement lieu de se montrer circonspect et de *ne pas* assimiler

<sup>&</sup>lt;sup>14</sup> Dans tout le livre pourraient se relever, à chaque page, des énormités de ce genre. Je n'en mentionne qu'une autre, mais tellement caractéristique qu'elle parle pour toutes. À la page 495, E. Faye écrit : « Hermann Heidegger a prétendu que son père n'aurait pas su que Celan était juif. Pourtant le mot de Martin Heidegger : "je sais tout de lui" prouve le contraire. »

Ce que Heidegger a dit, c'est: « Ich kenne alles von ihm. » L'ennui, pour E. Faye, c'est que "ich kenne alles von ihm" n'a pas la nuance flicarde qu'il lui attribue. Si notre sbire avait une sûre pratique de l'allemand, il n'aurait pas confondu (suivant quelle pente?) "ich kenne alles von ihm" et "ich weiß alles über ihn"! « Ich kenne alles von ihm », cela veut dire en effet: "je connais tout ce qui vient de lui", c'est-à-dire: "je connais tout ce qu'il a publié".

On peut aisément prévoir à quels résultats *fantasmatiques* conduit une telle ignorance crasse de l'allemand, lorsqu'elle se couple avec une hostilité de principe à l'égard de Heidegger.

mécaniquement sa signification chez Heidegger à la signification qu'a ce terme dans la phraséologie nazie. Comment alors le traduire pour lui garder le sens qu'il a chez Heidegger? Tout simplement en lui gardant son acception première, à savoir *national*, ou encore mieux *populaire*.

Voyons donc, en lisant Heidegger dans cette perspective, ce que l'on peut entendre de son texte non traficoté.

Quand on parle d'un peuple "en bonne santé", on approche, en un certain sens, de ce qu'est en réalité le peuple; mais on n'y est pas encore vraiment, vu que l'unité du peuple y est entendue seulement à partir de ce qui n'est encore que l'unité du sang, et des lignées, l'unité de la race. Souvenons-nous du texte que j'ai cité de Georg Picht : à l'époque, on entendait pratiquement à tous les coins de rue parler de cette unité du sang et de la race. Heidegger, dans ce séminaire, prend soin d'expliquer que cette unité-là n'est pas capable encore de fonder la véritable unité d'un peuple. Or ce qu'est, dans sa réalité pleine et entière, un peuple, on l'atteint enfin avec une locution comme le "peuple en armes" – qu'il faut cependant se garder d'entendre en une acception extérieure (purement administrative, ou de recensement). Car l'unité d'un peuple, c'est ce qui le lie – en tant que peuple humain – "plus fortement encore que la communauté d'origine et la race" (précise Heidegger). Ce lien plus fort, lisons-nous dans ce texte, c'est : la nation. Heidegger, que les anti-heideggeriens patentés présentent comme volontiers animé d'une sorte d'aversion fanatique pour tout ce qui ressemblerait peu ou prou à la Révolution de 1789 (ai-je besoin de souligner que cette image de Heidegger est tout aussi fantasmatique que les autres ?), le voilà qui recourt au vocable de "nation" (en allemand « die Nation ») pour nommer cette unité du peuple plus forte et plus réelle que toute communauté seulement naturelle. C'est qu'il entend la nation au sens politique – c'est-à-dire fondamental – et non "naturaliste". Et il précise encore : "la nation, ce qui veut dire une modalité d'être qui s'est formée avec le temps (eine gewordene Seinsart), à partir d'un destin commun, et qui a trouvé sa pleine configuration au sein d'un État unifié".

Le commentaire d'E. Faye qui suit la citation de ce texte mérite d'être rapporté in extenso pour que chacun voie de ses propres yeux l'étrange délire où l'entraîne la malveillance. Le voici :

"Si le mode d'être de la nation, dans l'unité d'un État, constitue un lien encore plus fort que le seul [ici réapparaît la valeur de l'adverbe "nur", traduit plus haut par "de surcroît"!] lien du sang et de la race, il est clair que, pour Heidegger, ce mode d'être continue d'englober l'unité supposée du sang et de la race et de prendre appui sur elle. À la lecture de ce séminaire, il n'est donc plus possible d'affirmer que Heidegger n'aurait pas été raciste."

L'expression "englober une unité en prenant appui sur elle" peut-elle avoir un quelconque sens *intelligible*? Là où E. Faye écrit "il est clair", je vois pour ma part plutôt se profiler ce nuage d'encre que les petits céphalopodes émettent autour d'eux quand ils ne se sentent plus tout à fait en sécurité. Car cette phrase que je viens de citer, et qui se trouve page 196 sq. du pensum d'E. Faye, est à mes yeux plutôt l'illustration patente d'une étrange confusion mentale. Il semble en effet que, dans l'esprit d'E. Faye, "clarté" ne vaille que pour ce plus petit dénominateur commun possible, pour l'idée la plus rudimentaire, pour la réduction la plus simpliste, qu'il martèle dès lors comme un slogan destiné à être repris en chœur par des abrutis dûment fanatisés: "Heidegger est nazi" – "Heidegger est nazi". C'est bien ainsi que s'entretiennent les réflexes conditionnés. Mais pour cela, il faut avoir abandonné toute exigence de bon sens. Aussi, à la fin de cette section consacrée aux cinquième et sixième séances du séminaire, E. Faye – comme le cheval fourbu qui retrouve tout seul le chemin de son écurie – cite-t-il, pour lester son "argumentation", un passage du

Mein Kampf d'Hitler, dont je n'ai pas besoin de préciser qu'il ne présente aucun rapport avec ce qu'on vient de lire chez Heidegger.

\*

Le lecteur aura compris que je quitte ici le montage morbide d'E. Faye. "Il m'ennuie déjà d'en tant écrire" – disait déjà Descartes, après qu'il eut expliqué à ses lecteurs le principe simple permettant de poursuivre sans difficulté le genre de démonstration dont il venait d'exhiber quelques échantillons. Il me reste toutefois plusieurs choses à dire, qui tiennent encore à la mécanique de la diffamation.

Comment se fait-il que même des professeurs de philosophie ayant un certain renom se soient trouvés au côté d'E. Faye pour soutenir la diffamation? L'un deux a révélé, à l'occasion d'une émission de radio, le 9 mai 2005, consacrée au pamphlet en question, que Jacques Derrida l'avait mis en garde, dès la parution en 1987 du livre de Farias, contre une lecture "trop unilatérale", autrement dit : trop négative de Heidegger. Cette révélation, le discret professeur s'est bien gardé pendant près de vingt ans d'en souffler mot à son public. Pourquoi ces cachotteries ? Est-ce que cela pourrait avoir rapport avec l'activité à laquelle il s'est livré pendant cette vingtaine d'années, et qui a consisté principalement, pour ce qui concerne Heidegger, à répandre dans le monde universitaire quelques notions archi-fausses en y gagnant du même coup une belle réputation de "spécialiste de Heidegger"? Si je mentionne ce fait, ce n'est pas par souci de "démystification", mais parce qu'un tel comportement nous éclaire sur ce qui importe ici. Car la mécanique de la diffamation – et une notion comme le prétendu "archi-fascisme" de Heidegger est à mes yeux une diffamation tout aussi caractérisée que celles dont nous avons traité jusqu'ici - implique un type d'emportement où, très vite, il devient impossible de faire marche-arrière. Quand on a commencé à dénigrer imprudemment, il devient difficile de reconnaître que le dénigrement n'était pas fondé, et l'on se voit ainsi forcé d'emprunter l'allure de plus en plus risquée du quitte ou double.

Le prix de cette surenchère est exorbitant : il faut en effet passer sous silence tout ce qui parle en faveur de Heidegger, et en particulier *tous* les témoignages de gens incontestablement insoupçonnables. Non seulement les passer sous silence, mais verrouiller si possible toute possibilité qu'ils soient diffusés. Or voilà qui est désormais impossible <sup>15</sup>. La mécanique de la diffamation est donc vouée, tôt ou tard, à éclater au grand jour comme ce qu'elle est insidieusement depuis toujours : une imposture – scandale d'autant plus retentissant que les artisans de l'imposture se seront évertués à se faire passer pour ceux qui en notre temps perpétuent le nécessaire travail des Lumières.

Je signalais au début ce qui définit la calomnie : savoir que la diffamation propagée est un mensonge. À présent apparaît en pleine clarté la cruelle alternative suivante : ou bien ceux qui diffament Heidegger sont des calomniateurs, ou bien, s'ils ne savent pas que ce sont des mensonges qu'ils répandent, ils font preuve en l'occurrence d'une singulière incompétence – eux qui prétendent enseigner la philosophie à divers niveaux de l'université. C'est dans cette alternative que se trouvent désormais les anti-heideggeriens.

Mais qu'est-ce qu'un anti-heideggerien ? La façon la plus simple et la plus directe de faire entendre ce que j'ai à dire ici, c'est de proposer à la réflexion et à l'examen approfondi

<sup>&</sup>lt;sup>15</sup> L'ouverture sur le réseau Internet d'un site comme celui du clairvoyant Serge Zagdanski (http://parolesdesjours.free.fr/scandale.htm), rend caduque toute tentative de verrouillage de l'information. Sur ce site, tout le monde peut consulter à loisir l'ensemble des textes et des lettres dont la publication a été censurée par les divers médias qui se sont faits les promoteurs du pamphlet d'E. Faye.

de tout lecteur soucieux de se faire lui-même juge de la question l'analogie suivante : un antiheideggerien est un adversaire frénétique de Heidegger, selon la même mécanique que celle par laquelle un antisémite est un ennemi frénétique de ce qu'il tient absolument à faire passer pour l'"esprit", la "nature", le "caractère" – détestables, évidemment, "par principe" des êtres qu'il groupe sous le vocable de "Juifs".

La première remarque que j'ajoute aussitôt, c'est que cette analogie n'implique aucune égalité de fait : à la *réelle* persécution dont les Juifs ont été victimes, ne correspond évidemment rien de comparable du côté de Heidegger et de ceux qui, la plupart du temps, ont les plus grands scrupules à se laisser désigner (hors des périodes de tumultes antiheideggeriens) comme des "heideggeriens"!

Heidegger n'a pas été persécuté ; les "heideggeriens" ne sont pas pourchassés. Rien que vouloir rapprocher de la diffamation à laquelle Heidegger et quelques autres sont périodiquement soumis la souffrance des persécutés et des assassinés serait inconvenant.

L'analogie ne porte donc pas sur ce qui, dans cette histoire, est réel – mais bien sur ce qu'elle recèle d'irréalité.

En effet, de même que le "sémitisme", sur lequel l'antisémite cherche à cristalliser toutes ses pulsions haineuses, n'est qu'une fiction, une sorte de portrait-robot ou d'antithèse permettant à l'antisémite de se reconstruire lui-même fantasmatiquement à titre d'ennemi juré des "Juifs", de même le "Heidegger" des anti-heideggeriens est une construction fétichiste qui n'a de rapport qu'homonymique avec le grand philosophe, dont par ailleurs l'erreur politique n'est niée par aucun "heideggerien" véritable — en tout cas pas par moi. Mais ce que je soutiens, c'est qu'il n'est pas permis d'amplifier, ni surtout de changer (grâce à tout un arsenal de tromperies plus ou moins retorses) cette erreur politique en ce qu'elle n'a jamais été, à savoir : un crime.

Tant que l'on prétendra, philosophant à l'estomac, que cette erreur revient à un crime, je persisterai à montrer que cette maximalisation n'est possible qu'en accumulant les mensonges. Tant que l'on reprochera à Heidegger d'avoir été criminel, je répliquerai que ce reproche est irrecevable, et qu'en ce sens absolument précis, Heidegger est irréprochable. C'est bien pourquoi j'ai fait figurer comme épigraphe de mon texte *L'irréprochable* ce vers de Jean de Condé : « *S'ils se taisent, je me tairai*. » Il faudra bien que les diffamateurs se fassent à l'idée que l'on ne les laissera jamais impunément répandre leurs mensonges.

Il est certes fort possible que quelqu'un qui propage des mensonges ne sache pas que ce sont des mensonges qu'il répand. C'est même hélas beaucoup plus souvent le cas qu'on ne l'imagine. Avec E. Faye et tous ceux qui lui ont emboîté le pas, je crois même volontiers qu'ils sont persuadés, dans ce qui leur tient lieu de for intérieur, de mener un juste combat. Mais dans ce cas, quelle est la contrepartie de leur entêtement ? La réponse est terrible : pour s'acharner de la sorte, il faut qu'ils se soient privés eux-mêmes d'une partie au moins de leur intelligence – celle grâce à laquelle seulement l'être humain peut faire face à ce qui est, et qui ne va jamais de pair avec l'habitude de prendre des vessies pour des lanternes.

Les anti-heideggeriens – groupuscule dérisoire, malgré le battage qu'il réussit à susciter de temps à autre – s'amputent eux-mêmes des ressources de l'intelligence, et y trouvent même leur compte. Cette *faiblesse de la cervelle* n'est pas visible pendant le temps que dure le tumulte. On comprend pourquoi l'agitation leur est nécessaire : dans le calme retrouvé, il n'est plus possible de masquer ce qui motive cette étrange automutilation par laquelle les anti-heideggeriens croient pouvoir échapper à ce qu'ils auront pourtant toujours devant eux.

Ce que nous avons tous devant nous, précisément, n'apparaît pas la plupart du temps. Et quand cela fait irruption parmi ce qui nous entoure, ceux qui se règlent sur les habitudes du

<sup>&</sup>lt;sup>16</sup> Ne pas oublier l'ignoble propos où se résume toute la *déraison* des antisémites : "Que Dreyfus soit coupable, je le déduis de par sa race".

quotidien réagissent en cherchant à le rejeter, non sans éprouver à son contact une certaine forme de panique. Il n'est donc pas surprenant que, partout où l'on ne fait que rôder autour de Heidegger, les traits caractéristiques de la panique percent aussitôt malgré tout ce qui est censé les masquer. Le misérable essai dont il m'a fallu traiter plus haut, mais tout aussi bien l'effet d'entraînement qui lui a jusqu'ici fait suite, ressortissent en fait à ce syndrome de panique qui saisit l'être humain dès qu'il n'est plus calé confortablement au milieu de certitudes qui le rassurent.

Heidegger nous rappelle à tous que l'existence ne prend figure humaine qu'à partir de cela à quoi il est impossible d'échapper. La finitude de l'existence, la finitude de l'être, même – chaque fois qu'elles affleurent, ne serait-ce que de manière infime –, voilà qui a de quoi jeter dans une insécurité foncière n'importe quel être humain dont le regard ne se hasarde pas à quitter cette mesure fausse mais rassurante que lui donnent les activités qui passent d'emblée pour être toutes les unes comme les autres.

Or il se trouve que nous sommes bel et bien à présent en temps de trouble. C'est maintenant, où la mesure a cessé d'être perceptible, et où Heidegger ne cesse de revenir avec insistance sur le fait que chacun de nous a pour obligation primordiale de trouver sa posture à lui – celle où il peut découvrir, au prix d'une ascèse de son intelligence, comment, par quelle loyauté, l'insoutenable, incessamment, peut devenir la vraie mesure de l'humain; c'est maintenant qu'il faut, prenant le contre-pied de ce que prêchent les imposteurs, se mettre à lire très attentivement Heidegger.

juin 2005